

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

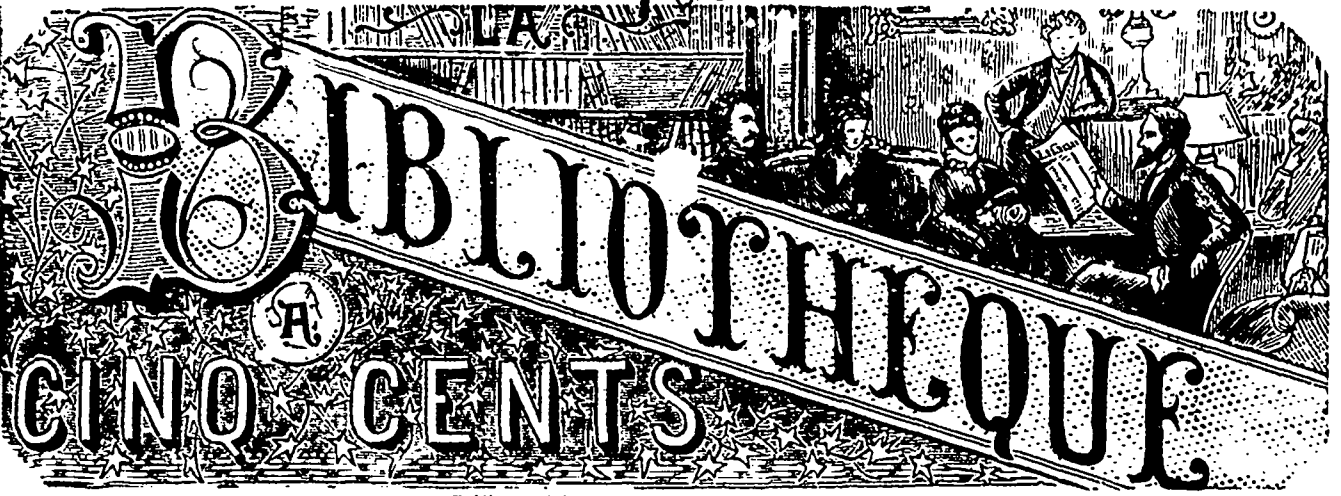
Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

12700



Publié par Poirier, Bossette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V

{ PAR AN }
{ \$2.50 }

MONTREAL, 3 MAI 1888

{ UN NUMERO }
{ 5 CENTS }

No. 4

L'ASSASSINÉ VIVANT

Première partie : LE CRIME



Fransin dit Follard, employé de la préfecture de police.....

L'ASSASSINÉ VIVANT

Par JEAN BRUNO.

Première partie: LE CRIME

I

LA FÊTE DE LÉBOIS

Au moment où sept heures sonnaient au cartel de la salle à manger de Mme Lebois, fleuriste, rue de Lancry, sa fille et ses ouvrières, occupées dans la pièce voisine, se mirent à fermer les cartons, à boucher les fioles et à ranger les chaises. La journée était finie et l'on se disposait à célébrer joyeusement la fête de Célestin Lebois, le mari de la patronne, employé en qualité de garçon de recettes dans les bureaux de la Société Lutécienne.

La petite salle à manger offrait en ce moment le plus riant aspect. Deux splendides bouquets ornaient la table, couverte d'une nappe bien blanche. On avait placé dans la serviette de Lebois une jolie montre en or, à remontoir, garnie d'une chaîne en gros maillons. Aux senteurs aromatiques des fleurs répandues dans la pièce, se mêlait l'odeur substantielle d'une poularde dorée, rôtissant dans la cuisine sous la direction de la petite Zizi, l'apprentie de la maison.

L'œil attentif, le tablier blanc retroussé sur la hanche, Mme Lebois allait, venait, rangeait, sans s'arrêter une minute. Assis dans un coin de la salle à manger, Michel Renaud, le fiancé de Mlle Delphine Lebois, parcourait les colonnes d'un journal en jetant de fréquents regards du côté de la porte de l'atelier. C'était un grand jeune homme brun, aux traits sympathiques, qui avait obtenu une médaille dans la section de gravure à la dernière exposition des beaux-arts.

À sept heures vingt minutes, Mme Lebois commença à devenir soucieuse ; il lui semblait que son mari ne se pressait guère de rentrer. Bientôt une vague inquiétude se glissa dans son esprit, puis l'impatience finit par la gagner. Michel, devant ses préoccupations, déposa son journal et essaya de calmer son agitation.

—Que voulez-vous, lui répondit-elle, c'est plus fort que moi, je ne sais pas attendre.

—M. Lebois n'est en retard que de quelques minutes.

—Il devrait être ici, reprit la fleuriste, car les bureaux ferment à six heures. Aujourd'hui surtout, il doit bien se douter qu'on lui a préparé une petite fête. Et puis toutes les fois qu'il va toucher de grosses sommes, je ne suis tranquille que lorsqu'il est rentré. Tenez, voilà la demie qui va sonner et rien. Pourvu qu'il ne se soit pas fait écraser.

En ce moment, Mlle Delphine, suivie des deux ouvrières, fit irruption dans la salle à manger. Delphine était une fort belle fille, blonde comme une gerbe de blé. Avec ses grands yeux noirs, son teint rose, sa bouche vermeille, sa taille souple et cambrée, cette jeune personne caractérisait admirablement bien le type gracieux de la Parisienne.

—C'est fini, dit-elle, en adressant un aimable sourire à l'artiste ; puis elle ajouta aussitôt : Comment ! papa n'est pas encore arrivé ?

—Non, lui répondit sa mère, dont l'inquiétude augmentait. Je ne comprends rien à cela ; jamais il n'est revenu si tard.

—Allons, allons, rassurez-vous, dit Michel Renaud. La rue Saint-Georges est loin. M. Lebois a probablement deviné qu'on voulait célébrer sa fête, alors il a tenu à vous faire aussi une petite surprise.

—Tu ne trouves pas ça drôle, Jenny, que le patron reste dehors juste le jour où on l'attend le plus ? murmura l'une des deux ouvrières à l'oreille de son amie.

—Si, très drôle. Quand on porte, comme M. Lebois des sacoches remplies d'or et des portefeuilles bourrés de billets de banque, dame ! il peut vous venir des tentations.

—Tais-toi, langue de vipère...

Depuis quelques minutes, Mme Geneviève Lebois ne quit-

tait plus la fenêtre de l'escalier, par laquelle on pouvait voir ce qui se passait dans la rue, et Delphine était descendue jusqu'à la loge du concierge. Tout à coup elle remonta précipitamment.

—Qu'as-tu vu ? lui demanda sa mère, dont les traits exprimèrent une vive anxiété.

—C'est un monsieur qui vient chez nous ; il a demandé M. Lebois.

—Le connais-tu ?

—Il me semble l'avoir aperçu dans les bureaux de papa. Ecoutez, il monte.

—Pardon, mesdemoiselles, dit la fleuriste à ses ouvrières, voulez-vous passer un instant dans l'atelier.

—Je sors aussi ? fit le jeune artiste.

—Non, monsieur Michel, restez ; n'êtes-vous pas maintenant de la famille ?

—Ça se corse, Finette, dit tout bas Jenny à son amie, j'ai peur de ne pas manger la poularde.

Geneviève fit un appel énergique à son courage pour recevoir le visiteur avec calme. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, à la barbe grisonnante, dont la physionomie exprimait une vive inquiétude.

—Mme Lebois ? dit-il en pénétrant dans la salle à manger.

—C'est moi, monsieur.

—Je me nomme Perrotin et je suis le caissier principal de la Société Lutécienne.

En entendant ces mots, Michel et Delphine échangèrent un regard d'anxiété, et Geneviève, dont le cœur battait horriblement, avança un siège au visiteur.

—Merci, madame, répondit ce dernier sans s'asseoir. Je m'attendais à trouver Lebois ici ; il n'est donc pas rentré ?

—Non, monsieur. Mais vous devez mieux savoir que nous ce qu'il fait. Vous l'avez sans doute envoyé en commission ? murmura la pauvre femme, dont les jambes vacillaient.

—Il n'a été chargé d'aucune besogne en dehors de la recette. Il devait revenir avant quatre heures et demie, et nous l'attendons encore.

Ces paroles débitées lentement portèrent au comble l'épouvante de Geneviève. Elle essaya bien de se raidir contre leur terrible signification, mais ses forces l'abandonnèrent et elle s'affaissa sur une chaise en pleurant. Ecrasée aussi par ce qu'elle venait d'entendre, Delphine, suffoquée, porta son mouchoir à son visage et de déchirants sanglots s'échappèrent de sa gorge.

—Pardon, monsieur, dit Michel au visiteur, je suis sur le point d'entrer dans la famille de M. Lebois, et à ce titre je vous prie de me donner quelques renseignements au sujet de ce qui se passe.

—Je ne puis vous dire qu'une chose, reprit le caissier, c'est que Lebois, en qui nous avons une confiance absolue, n'est pas rentré à l'administration pour rendre compte de sa tournée. Il est parti ce matin pour aller toucher de l'argent en plusieurs endroits, notamment huit cent dix mille francs chez MM. Paixhon et Cie, banquiers rue de Miromesnil, et, je vous le répète, nous ne l'avons pas revu.

—Il faut tout d'abord savoir s'il s'est présenté dans les maisons où il avait des recettes à faire, dit le jeune artiste.

—J'ai le regret de vous apprendre que Lebois a été payé partout.

—Ah !

—Avant de me décider à venir ici, je suis allé moi-même aux renseignements.

Désespérée par ces paroles, Mme Lebois et sa fille se mirent à pousser des cris si perçants que les deux ouvrières accoururent de l'atelier. Tout le monde se porta au secours des deux femmes, et Michel parvint à les calmer un peu.

—Monsieur n'accuse pas votre mari, dit-il à Geneviève, il craint seulement qu'il ne lui soit arrivé quelque accident.

—Ce matin encore j'aurais répondu sur ma tête de la probité de Lebois, reprit le caissier, et malgré son absence inexplicable, je persiste à croire qu'il est resté honnête homme.

—Vous venez d'entendre M. Perrottin, dit le graveur à Geneviève et à Delphine, il ne met point en doute la loyauté de M. Lebois. Reprenez courage, je vais aller aux informations, et j'espère bien vous rapporter avant peu de bonnes nouvelles.

Sans attendre la réponse des deux pauvres femmes, il se tourna vers le caissier et ajouta :

—Si vous n'avez plus rien à faire ici, monsieur, partons. J'ai hâte de me mettre à la recherche de mon ami.

Geneviève et Delphine voulurent l'accompagner, mais il refusa énergiquement leur concours, et, après les avoir confiées à la garde des jeunes ouvrières, il sortit avec le caissier.

—Je vous prie maintenant de m'apprendre tout ce qui peut contribuer à me faire retrouver la trace de Lebois, dit-il à Perrottin lorsqu'ils furent hors de la maison.

—Que voulez-vous savoir ?

—D'abord le chiffre total des sommes qu'il a dû encaisser aujourd'hui ?

—Huit cent trente-sept mille francs.

—Il s'est présenté partout ?

—Partout.

—A quelle heure est-il allé dans la dernière maison ?

—A trois heures et demie.

—Permettez moi de vous dire, monsieur, que les chefs de votre administration sont bien imprudents. Lorsqu'il s'agit de recettes aussi fortes, pourquoi ne font-ils pas accompagner le garçon par un employé principal de l'administration ?

—Ils ont tort, répondit le caissier, et j'ai réclamé plusieurs fois la mesure dont vous parlez. Enfin Lebois inspirait à tout le monde une confiance absolue.

—Il la mérite encore, soyez-en sûr. Mais un homme peut être attiré dans un guet-apens, se trouver subitement indisposé, recevoir une cheminée sur la tête ou se laisser écraser par une voiture.

—C'est vrai, trop vrai, malheureusement, on ne devient prudent que lorsqu'on a été vingt fois victime de sa légèreté.

—M. Lebois était-il armé, demanda le jeune artiste.

—Oui ; depuis quelque temps il portait un revolver.

Michel Renaud se fit indiquer l'itinéraire que le garçon de recettes avait dû suivre, puis il quitta le caissier après lui avoir promis de lui faire connaître le résultat de ses démarches. Aussitôt que Perrottin eut appris au directeur et au secrétaire général de la Société Lutécienne que Lebois n'était pas rentré chez lui, ces messieurs allèrent immédiatement faire leur déclaration au commissaire de police, puis ils se rendirent à la préfecture. Tandis que le chef de la sûreté envoyait le signalement du garçon de recettes dans toutes les gares, des agents se dirigèrent vers son domicile pour en surveiller les abords et s'emparer de sa personne s'il s'y présentait.

II

LA PISTE

Il serait impossible de décrire les horribles douleurs que Geneviève et Delphine éprouvèrent après le départ de Michel. Pourtant elles ne soupçonnèrent pas une minute Lebois d'avoir manqué à ses devoirs. Elles ne s'expliquaient son absence que d'une seule manière : c'est qu'il avait été attiré dans un guet-apens et assassiné. Les préparatifs de fête avaient complètement disparu. On avait entassé les fleurs dans la cuisine, le couvert était enlevé, et Mme Lebois, affaissée dans un fauteuil, pleurait silencieusement, tandis que sa fille, accroupie à ses pieds et lui serrant les mains, faisait des efforts héroïques pour essayer d'atténuer sa douleur. Mlle Jenny était partie, mais Finette plus dévouée, n'avait pas voulu abandonner ses patronnes dans cette terrible crise. Accroupie sur un tabouret, une tartine à moitié mangée à la main, la petite Zizi s'efforçait de lutter contre le sommeil, en regrettant sa part de la poule que'elle avait fait brûler jusqu'aux os. Tout à coup Geneviève rompit le silence presque farouche

qu'elle gardait depuis le départ de Michel, et dit d'une voix suffoquée par les sanglots :

—C'est fini, bien fini, s'il était encore vivant, rien au monde n'aurait pu l'empêcher de nous donner de ses nouvelles. Ma fille, ma pauvre fille, que nous sommes malheureuses !

Geneviève serra Delphine dans ses bras avec une espèce de frénésie, et pendant quelques minutes on n'entendit dans le petit logement que le bruit des plaintes et des gémissements. Assise dans un coin, Finette feignait de lire pour dissimuler son émotion, mais de grosses larmes roulaient sur ses joues.

La nuit fût horrible ! Par discrétion, les agents de la sûreté se bornèrent à prendre des informations chez le concierge, néanmoins, deux d'entre eux restèrent dans la rue pour surveiller la maison. Michel Renaud n'était pas revenu, ce qui avait achevé de porter au paroxysme le désespoir de Mme Lebois et de sa fille, et le jour arriva sans qu'elle eussent pris un seul instant de repos.

Le bruit de la disparition du garçon de recettes s'était promptement répandu, et dès le grand matin, les locataires de la maison, rassemblés en petits groupes sur les carrés, commencèrent à s'entretenir de ce "malheur." Tandis que les uns célébraient à l'envi la probité de Lebois, les qualités domestiques de la fleuriste, la vertu de Delphine, et affirmaient énergiquement que le garçon de recettes n'avait pu commettre une mauvaise action, d'autres insinuaient méchamment que c'était une bien grande imprudence de confier près d'un million à un pauvre hère condamné à gagner 200 francs par mois, et que, le diable aidant, il avait bien pu filer avec le magot.

Un rassemblement considérable venait de se former devant la porte de la maison, lorsque le commissaire de police, accompagné de plusieurs agents, pénétra chez le concierge.

Deux minutes après, il sonnait à la porte de Mme Lebois. Ce fut Delphine qui vint lui ouvrir. À la vue du magistrat, la jeune fille fut subitement prise d'une frayeur qui l'empêcha de parler, et elle se réfugia auprès de sa mère. En abordant cette dernière, dont le visage exprimait une épouvantable souffrance, le commissaire se sentit ému. Il procéda à un bref interrogatoire, dans lequel il usa de beaucoup de ménagements, et il ne tarda pas à se convaincre que si le garçon de recettes était coupable, sa femme et sa fille ne pouvaient être accusées de complicité.

Au moment où il procédait à une perquisition sommaire, le concierge se présenta à la porte et remit aux agents de planton une lettre adressée à Mme Lebois. Cette lettre venait d'être apportée par le facteur chargé de la première distribution. Le commissaire de police l'examina avec attention, puis il la présenta à Geneviève.

—Ouvrez-la, madame, lui dit-il, et prenez-en connaissance. Vous aurez ensuite l'obligeance de me la communiquer.

À peine Geneviève eut-elle jeté un regard sur la suscription de cette lettre qu'elle devint livide.

—C'est l'écriture de mon mari, balbutia-t-elle d'une voix presque éteinte.

—Alors, vous allez avoir de ses nouvelles.

—Oui, monsieur, pourtant j'ai peur. Si c'était...

La pauvre femme n'osait avouer l'affreux soupçon qui venait de traverser son esprit. Pourquoi son mari lui écrivait-il au lieu de venir lui-même ? Si, méconnaissant tout à coup ses principes de probité, il avait cédé à la tentation ? Elle eût préféré mille fois apprendre sa mort que son déshonneur.

Comprenant le trouble profond qui l'agitait, le magistrat dit à Delphine :

—Lisez cette lettre, mademoiselle, j'espère qu'elle vous sera favorable.

Les joues en feu, le sein palpitant, la jeune fille lacéra vivement l'enveloppe. Deux billets de banque de mille francs s'en échappèrent et tombèrent sur le parquet.

—Mon Dieu ! s'écria Delphine en cachant son visage dans ses mains.

—Nous sommes perdues, murmura sa malheureuse mère, qui fut obligé de s'appuyer contre la cloison pour se soutenir

Le commissaire de police s'empara aussitôt de la lettre et lut ce qui suit :

« Ma chère femme,

« Rassure-toi, je ne suis pas mort ; je me porte même très bien. Vous avez dû être fort étonnées de ne pas me voir arriver pour dîner, mais il était dit que je ne retournerais jamais rue de Lancry. Lorsque tu liras cette lettre j'aurai franchi la frontière. On va m'appeler voleur, brigand, canaille ; ça me fait de la peine à cause de vous. Mais la vérité est que j'avais depuis longtemps l'envie d'être riche. J'ai profité de l'occasion. Il ne faut pas m'en vouloir, car j'ai fait cela autant pour vous que pour moi. Je vous envoie deux mille francs dans cette lettre, et aussitôt que je serai en lieu de sûreté je vous écrirai. Si vous voulez venir me rejoindre, ça me fera plaisir. Dans le cas contraire, je vous ferai parvenir une certaine somme. Vous changerez de quartier et dans quelque temps on aura oublié mon escapade. Ne vous faites pas trop de mauvais sang pour moi ; je suis sûr de filer sans être inquiété.

« Je vous embrasse toutes les deux.

« CELESTIN LÉBOIS. »

Cette lettre était émaillée de deux ou trois fautes d'orthographe, et elle avait été mise à la poste la veille dans une boîte du bureau de la rue Milton. Frappées par ce coup de foudre, la mère et la fille courbèrent la tête avec une indicible confusion. Le doute n'était plus possible. Lebois, oubliant en un instant tous ses principes d'honneur, toute sa vie de probité, était subitement devenu un vulgaire coquin. Bien plus, on devinait en lisant sa lettre que son cœur avait toujours été profondément gangrené.

Le commissaire de police jeta un regard soupçonneux sur Geneviève et sa fille, qui pouvaient être d'habiles comédiennes complices de Lebois ; puis il saisit la lettre et les billets de banque, dressa procès verbal, et il se disposait à se retirer, lorsque Michel entra. Il avait le teint pâle, les yeux rouges, les traits fatigués. On voyait qu'il avait passé la nuit sans dormir.

— Qui êtes-vous et que demandez-vous ? lui demanda le magistrat en l'examinant.

— Je me nomme Michel Renaud, et je suis le fiancé de Mlle Lebois, répondit-il, d'une voix ferme.

— Vous devez alors savoir ce qui se passe ici ?

— Oui, monsieur. Depuis hier je n'ai cessé de faire des démarches, pour essayer de découvrir les traces de M. Lebois.

— Oh ! il ne tient pas à laisser de piste derrière lui ; il est trop habile pour commettre une telle imprudence.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, répliqua le jeune artiste.

— Lebois s'est enfui en emportant huit cent trente-sept mille francs qu'il venait de toucher pour la Société Lutécienne.

— C'est une calomnie, répartit énergiquement Michel, dont les tempes devinrent rouges d'indignation. Je connais M. Lebois, et je répons de sa probité sur ma tête.

Le magistrat fit un léger mouvement d'épaules.

— Votre honnêteté se révolte à l'idée d'un tel crime, répliqua-t-il, cela vous fait honneur ; mais, croyez-moi, ne répondez de personne.

— Je vous répète, monsieur, que Lebois est incapable de commettre un abus de confiance, et s'il n'est pas retourné à son administration, c'est qu'il a été victime de quelque coquinerie ; à moins qu'il ne lui soit arrivé un accident.

— Il y a un instant je faisais les mêmes suppositions que vous, mais je viens d'avoir la preuve que ce malheureux s'est approprié l'argent dont il était porteur.

— C'est impossible.

Les sanglots de Geneviève et de Delphine redoublèrent. Emu de pitié, le commissaire les engagea à se retirer dans leur chambre pour s'épargner de nouvelles tortures, car il se proposait d'interroger le graveur au sujet des recherches qu'il venait de faire.

— Allons, du courage, leur dit Michel en les conduisant

dans la pièce voisine. Malgré ce que dit le commissaire, je crois plus que jamais que M. Lebois est innocent. Comptez sur moi, je ne prendrai aucun repos avant de savoir ce qu'il est devenu.

Le jeune homme n'était pas aussi certain de la probité du garçon de recettes qu'il le disait, et il revint près du magistrat en proie à une vive anxiété.

— Je viens de vous dire que j'ai acquis la preuve de la culpabilité de Lebois, reprit le commissaire, la voici. Cette lettre contenait deux billets de mille francs.

Michel lut la fatale missive en donnant des signes d'une profonde douleur.

— Est-ce possible ! murmura-t-il ensuite. A qui peut-on se fier ? Un homme qui paraissait si honnête, si scrupuleux ! Oh ! c'est abominable !

— Vous voyez que j'avais raison de vous engager à ne répondre de personne. Maintenant, dans l'intérêt de la justice, et aussi dans celui des deux pauvres femmes qui gémissent à côté de nous, dites-moi si vous avez découvert quelque indice de nature à nous mettre sur la trace de ce misérable. Si on pouvait le rejoindre avant qu'il ait disposé de l'argent, cela contribuerait à atténuer sa position ; peut-être même serait-il possible d'obtenir le retrait de la plainte portée contre lui. Dans tous les cas, la restitution immédiate de la totalité de la somme volée plaiderait beaucoup en sa faveur.

— Vous ne croyez certainement pas, M. le commissaire, que Mme et Mlle Lebois soient pour quelque chose dans cette triste affaire ?

— Non. Je ne mets point en doute la sincérité de leur douleur.

— Oh ! merci, monsieur. Cela va vous étonner, malgré cette lettre, malgré toutes les apparences qui accusent Lebois, il me semble toujours qu'il n'est pas coupable.

— Sur quoi basez-vous votre opinion ?

— Sur rien. C'est le cri de ma conscience qui me dit de repousser cette accusation.

— Je crains fort qu'elle ne vous égare. Mais revenons à ce que vous m'avez dit tout à l'heure. Vous avez cherché hier à découvrir les traces de cet homme ?

— Oui, monsieur,

— Et vous n'avez rien appris ?

— Pardon. J'ai suivi pas à pas le chemin du garçon de recettes depuis la rue Saint-Georges jusqu'à sa sortie de la maison Paixhon, rue de Miromesnil.

— Ah !

— A cent mètres de là, il a été accosté par un individu d'environ quarante ans, de taille moyenne, portant la moustache, et qui était coiffé d'un chapeau à grands bords s'enfonçant jusque sur ses yeux. Il était très bien vêtu.

— Ensuite ? fit le magistrat vivement intéressé.

— Ils ont marché ensemble un moment et ont été vus boulevard Malesherbes par le commissionnaire qui se tient près de l'église Saint-Augustin. Lebois était facile à reconnaître, avec son uniforme garni de gros boutons argentés et son chapeau semblable à ceux des garçons de la Banque.

— Ce sont là de précieux renseignements, reprit le commissaire, et qui contribueront beaucoup à nous aider dans nos recherches. C'est tout ce que vous avez appris ?

— Non, monsieur. Encouragé par ce résultat, j'ai interrogé les commerçants du quartier, c'est-à-dire ceux du boulevard Malesherbes, aux environs de l'église Saint-Augustin et ceux des rues adjacentes.

— Continuez.

— Deux ou trois personnes ont aperçu Lebois en compagnie de l'étranger, et un marchand de vin de la rue de la Pépinière l'a vu monter en voiture avec un homme à quelques pas de son établissement.

— Très bien. On essaiera de retrouver le cocher de cette voiture.

— Voici son nom.

— Comment ?

—Le marchand de vin dont je vous parle m'ayant dit que le fiacre dans lequel était parti Lebois avait des lanternes jaunes, j'ai eu l'idée d'aller au dépôt de Montmartre, boulevard Clichy. J'ai interrogé les cochers au fur et à mesure qu'ils ramenaient leurs voitures, et j'ai fini par découvrir celui que je cherchais.

—Le plus habile de nos inspecteurs n'aurait pu mieux faire ; je vous félicite.

—Il n'y a pas de quoi, monsieur le commissaire, car c'est uniquement mon amitié pour la famille de M. Lebois qui m'a déterminé à faire des démarches de ce genre.

—Enfin, vous avez découvert le cocher qui a conduit le garçon de recettes ?

—Oui.

—Où l'a-t-il mené, sans doute dans une gare de chemin de fer ?

—Non, monsieur, il l'a conduit, avec l'homme qui l'accompagnait, rue de la Pérouse, près de la place de l'Etoile.

—Ah !

—L'étranger a payé la course, puis il a ouvert la petite porte d'un hôtel bâti au fond d'une cour et masqué par deux pavillons. Lebois l'a suivi, la porte s'est refermée sur eux et le cocher est parti.

—Donnez-moi l'adresse exacte de cet hôtel et je le ferai immédiatement visiter.

—Je crois que ce sera inutile, car il n'y demeure personne depuis six mois. C'est le concierge de la maison voisine qui répond aux gens disposés à le louer ou à l'acheter.

—Comment savez-vous tout cela ?

—Hier, à onze heures du soir, en quittant le cocher qui m'avait donné l'adresse de cette maison, je suis allé la reconnaître, et ce matin, à six heures, je m'y suis rendu de nouveau. Cet hôtel appartient à un riche Mexicain, qui a été rappelé en Amérique pour prendre possession d'un gros héritage. Avant de s'éloigner, il a renvoyé tous ses domestiques et il a chargé Boucard, c'est le nom du concierge dont je vous parle, de la conservation de sa propriété.

—Hum ! voilà un singulier mystère, dit le magistrat.

—Boucard m'a assuré que personne n'avait pénétré dans l'habitation depuis plus de trois semaines, et quand je lui ai demandé la permission d'y entrer, il s'est mis aussitôt à ma disposition. Nous avons visité ensemble toutes les chambres. Les meubles sont couverts de poussière, les rideaux enlevés et les tapis roulés dans les coins. On voit que c'est une maison presque abandonnée. Nous sommes ensuite allés à la cuisine, à l'écurie, dans les caves, et nous n'avons rien vu de suspect.

—Les agents opéreront une minutieuse perquisition dans cet hôtel, et j'espère bien qu'ils y trouveront des indications suffisantes pour arriver à débrouiller l'affaire.

—Oh ! si vous pouviez dire vrai !

—Vous n'avez plus rien à m'apprendre, monsieur Renaud ?

—Pardon, j'ai fait une découverte qui m'a déjà bien fait réfléchir, mais je ne voulais en parler qu'à la justice.

—Qu'est-ce donc ?

—En traversant le vestibule de l'hôtel pour sortir, je marchais derrière le concierge.

—Ensuite ?

—Tout à coup, j'ai vu un petit morceau de drap dans une encoignure aux pieds d'une banquette. Je l'ai vivement ramassé. Voici l'objet.

—Donnez, donnez ! répliqua le commissaire surpris.

—Vous voyez sur ce lambeau de drap, arraché violemment, les lettres S. L. brodées en argent.

—Les initiales du titre de la Société Lutécienne ; voilà, en effet, une importante découverte.

—Il doit provenir du collet d'un habit des employés subalternes de cette administration. Et puis remarquez, monsieur le commissaire, on dirait qu'il y a une petite éclaboussure de sang sur le bord.

—C'est vrai.

—S'il provient de l'uniforme de Lebois, comme je le crois, ce malheureux a été attiré dans un guet-apens.

—Très bien. Mais la lettre, cette lettre accusatrice, écrite et signée par Lebois, et les billets de banque qu'elle contenait, qui donc les a envoyés ?

—Je n'en sais rien, répondit le graveur.

—Vous voyez bien, je vous recommande expressément de ne parler à personne, entendez-vous, de la découverte de ce fragment de drap.

—Je serai muet.

—J'oubliais de vous demander si le concierge qui vous a fait visiter la maison vous a vu ramasser cet objet ?

—Non.

—Vous ne lui en avez pas parlé ?

—Cela ne me paraissait point utile.

—Fort bien.

—Avant de vous retirer, monsieur le commissaire, je vous serais bien reconnaissant si vous adressiez quelques mots d'encouragement aux pauvres femmes qui gémissent dans la chambre voisine. Il me semble que l'histoire du morceau de drap a pu changer vos idées au sujet de Lebois.

—Soit

Mme Lebois et Delphine, ramenées par Michel, se cachaient le visage pour dissimuler leur confusion.

D'après les renseignements que M. Renaud vient de me donner, leur dilectionnaire, les charges qui pèsent sur Lebois sont un peu allégées. Prenez courage, j'espère pouvoir vous apporter bientôt de bonnes nouvelles.

Geneviève et Delphine remercièrent le magistrat en rougissant et adressèrent un regard de reconnaissance à Michel. Après le départ du commissaire de police, le jeune artiste dit à Mme Lebois et à Delphine qu'il avait le ferme espoir de faire proclamer bientôt l'innocence de Lebois.

—On l'a sans doute forcé, le pistolet sur la gorge, à écrire la lettre dans laquelle il s'accuse, ajouta-t-il. Dans tous les cas, je vais continuer mes recherches. En attendant un résultat qui ne peut manquer d'atténuer la situation, je vous verrais avec bonheur vous remettre au travail ; ce serait le meilleur moyen d'adoucir vos peines.

—C'est vrai, monsieur Michel, mais en ce moment nous ne pouvons que gémir et pleurer. Quel épouvantable malheur nous frappe ! nous qui nous promettions hier encre tant de joie.

—Je sais combien vous êtes vaillante, Mme Lebois ; allons, faites appel à tout votre courage.

—A quoi bon ? si nous ne devenons pas folles, il ne nous restera plus qu'à mourir.

—Oh ! maman ! s'écria Delphine en se jetant éperdue au cou de sa mère et en la serrant convulsivement dans ses bras.

Malgré son énergie, Michel éprouva une si vive émotion à la vue de ce poignant spectacle, que deux grosses larmes descendirent lentement sur ses joues.

—Delphine, Delphine, dit-il à la jeune fille en lui saisissant la main, vous êtes la meilleure des créatures. Soyez forte, consolez votre pauvre mère, je vais me retirer et vous envoyer Mme Brard pour passer la journée avec vous. Elle fera vos petites commissions, car il ne faut pas vous soustraire à la curiosité indiscrete des badauds.

En ce moment, Delphine s'arracha aux bras de sa mère et ses yeux se fixèrent sur le jeune homme avec une assurance qui ne lui était pas habituelle.

—Après l'affreux malheur qui vient de nous frapper, dit elle à son fiancé, vous pensez bien que je ne puis plus tenir mes engagements ?

Michel devint livide ; tout son sang afflua à son cœur et ses jambes vacillèrent.

—Je ne vous comprends pas, balbutia-t-il.

—Je vous aime et vous estime plus que jamais, et l'espérance de devenir bientôt votre femme était hier encore mon plus doux rêve.

—Eh bien ? demanda le jeune homme d'une voix déchirante.

—Eh bien ! monsieur Michel, je suis aujourd'hui la fille

d'un homme déshonoré, peut-être d'un voleur, et je n'ai plus le droit de prendre place parmi les honnêtes gens.

—Tais-toi ! tais-toi ! s'écria Geneviève en se meurtrissant le front de désespoir.

—Oh ! mademoiselle Delphine, je n'aurais jamais cru que vous me méprisiez assez pour me parler ainsi, répliqua l'artiste cruellement blessé. Je vous le répète, je ne crois pas à la culpabilité de votre père ; mais quand même il aurait mérité cent fois l'échafaud, est-ce que cela vous empêcherait d'être la meilleure des filles, la plus honnête et la plus généreuse des créatures ?

Comment avez-vous pu penser une minute que je vous rendrais responsable de ce qui arrive ? Allons, je vous en conjure, revenez à la raison et ne me faites pas souffrir plus longtemps.

—Delphine, cesse de tourmenter M. Michel, ajouta Mme Lebois. Il nous aime vraiment, lui, car au lieu de s'éloigner d'ici en apprenant notre malheur, il a redoublé de soins et d'attentions pour nous.

—Ma résolution est bien arrêtée, répliqua la jeune fille, tant que l'innocence de mon pauvre père n'aura pas été reconnue, je ne me marierai point.

—De grâce, Delphine !

—Je ne veux pas que mon mari et mes enfants puissent me reprocher un jour d'avoir imprimé une flétrissure sur leur nom.

—Eh bien ! soit, dit Michel en relevant la tête, je vous promets de ne plus vous parler de mariage avant la réhabilitation de M. Lebois.

—En ce cas, voici ma main.

Parmi les personnes qui paraissaient s'intéresser le plus vivement à la famille Lebois, M. Courbin, compatriote et camarade d'enfance du garçon de recettes, se faisait remarquer par son empressement à lui rendre service. Mais M. Courbin occupait une position sociale plus élevée que celle de Lebois. Fils d'un notaire de Villefranche, il avait fait ses études à Lyon, et il avait perdu de vue Célestin depuis plus de vingt ans lorsqu'il le retrouva dans les bureaux de la Société Lutécienne. Grâce à de hautes protections et à la qualité d'architecte qu'il prenait fièrement, quoiqu'elle fût fort peu justifiée, M. Courbin avait été nommé membre du comité de surveillance de cette Société, dont il possédait quelques actions, et il protégeait ostensiblement le garçon de recettes.

A différentes reprises, cet homme avait consenti à dîner chez son compatriote, et il avait à son tour reçu deux fois la famille Lebois dans l'appartement qu'il occupait rue de Rome. Michel avait eu l'occasion de voir M. Courbin chez le garçon de recettes, et il s'était senti attiré vers lui par sa rondeur et sa gaieté. On songea tout naturellement à aller invoquer son appui dans les pénibles circonstances où l'on se trouvait, et le jeune artiste se chargea de faire cette démarche. Donc, en quittant Mme Lebois et Delphine, Michel leur promit de se rendre le jour même chez l'architecte.

III

VISITE A L'ESCOMPTEUR.

Pendant que le commissaire de police faisait sa perquisition chez Lebois, M. Courbin se dirigeait à petits pas vers la rue du Jour. Il paraissait harassé de fatigue ; pourtant il portait la tête haute, comme un homme sous l'empire d'une vive satisfaction. La marche de l'architecte était à chaque instant entravée par les voitures des maraîchers sillonnant la chaussée et les paniers de légumes couvrant les trottoirs.

Huit heures et demie du matin venaient de sonner à l'église de Saint-Eustache. C'était le moment du grand remue-ménage qui se fait chaque jour autour des Halles, lorsque les paysans chargent leurs charrettes pour retourner chez eux. M. Courbin s'arrêta bientôt devant une haute maison, dans laquelle on pénétrait par une porte cochère surmontée d'un mascarón à demi-brisé. Il consulta sa montre, hésita un instant, puis

s'engagea vivement sous la porte cochère. Il tourna à droite, gravit un large escalier de pierre en mauvais état, et s'arrêta au second étage, devant une porte à deux battants sur les panneaux de laquelle on lisait : " Bureaux et caisse. "

L'architecte entra dans une grande anti-chambre, complètement nue, et se dirigea sans hésiter vers un petit guichet percé au milieu d'un épais grillage. Il aperçut alors, penché sur un vaste bureau chargé de papiers poudreux, un petit vieillard, râblé comme un boule-dogue, et dont les vêtements élimés reluisaient de crasse et laissaient apercevoir de tous côtés le fil des coutures. Ce plumitif plus que septuagénaire était célèbre dans le quartier des Halles, et son nom donnait la chair de poule à presque tous les petits commerçants du voisinage. C'était M. Luc Chamourac, l'escompteur.

—Qu'est-ce que vous voulez ? cria-t-il d'un ton bourru sans lever la tête.

—Je viens pour une affaire assez importante, répondit Courbin.

—Quelle affaire ? j'en ai des milliers. Allons, expliquez-vous ou laissez-moi tranquille.

—Le joli monsieur ! se dit l'architecte en fronçant les sourcils, enfin, il faut le prendre tel qu'il est.

—Est-ce que vous avez votre langue dans votre poche ? reprit l'escompteur se décidant à regarder son client.

—Là, là, calmez-vous, monsieur Chamourac, je vous apporte de l'argent.

—De l'argent, dit vivement le vieillard qui se leva aussitôt et se traîna vers le guichet, les pieds enfoncés dans de larges chaussures rapetassées. Où est-il, cet argent ?

—Vous ne me reconnaissez pas ?

—Attendez donc...

L'escompteur abaissa ses gros sourcils blancs et regarda le visiteur par dessus ses lunettes.

—J'y suis, ajouta-t-il ; vous êtes Courbin, l'endosseur du billet Minard et Cie ?

—C'est cela.

—Et vous venez retirer votre papier ?

—Oui.

—Eh bien ! il était temps, car ce soir je le mettais en circulation, et alors...

—Les commentaires sont inutiles, répliqua l'architecte d'un ton sec. Trouvez mon billet je vais vous compter la somme.

—Doucement, je ne fais pas les opérations de cette importance au guichet, on est jamais sûr des clients.

—Je vous remercie de la touchante confiance que vous m'accordez.

—Il n'y a pas de quoi ; voulez-vous venir de ce côté ?

—Soit, dit Courbin en faisant le tour du grillage.

Chamourac ouvrit une petite porte et invita l'architecte à entrer. Cette porte se referma aussitôt en produisant ce bruit de pêne à ressorts qui est particulier aux serrures de sûreté. L'escompteur indiqua ensuite au visiteur une chaise dépenillée et passa derrière son bureau, qui lui servait tout à la fois de table de travail et de rempart.

Le total du billet est de soixante-cinq mille francs, dit Courbin en tirant un gros portefeuille de sa poche. Cherchez mon titre pendant que je compterai la somme.

—Le voici, répliqua le vieux manieur d'argent ouvrant une petite cassette en fer qu'il venait de prendre dans son coffre-fort.

—Voyez si tout y est.

L'escompteur saisit de ses grosses mains ridées et velues les liasses de dix billets, les examina minutieusement en les comptant, puis les plaça devant lui, hors de la portée de son client.

—Les 65,000 francs y sont bien.

—Alors, rendez-moi mon titre.

—Un instant, fit Chamourac, en jetant à travers ses lunettes un regard naquois à l'architecte.

—Comment ! un instant, dit ce dernier, dont les tempes devinrent écarlates. Est-ce que vous n'avez pas votre compte ?

—Non.

—Ce mot prononcé avec assurance fit bondir Courbin, et il s'avança rapidement pour reprendre son argent. Mais, par un mouvement précipité, l'escompteur fit passer les billets dans le tiroir de son bureau et saisit un revolver qu'il présenta à son client en lui disant :

—Si vous faites un pas de plus, je vous tue comme un chien. Du reste, je ne songe nullement à nier la somme que vous venez de me remettre.

De rouge qu'il était, l'architecte devint tout à coup d'une pâleur livide. Il semblait suffoqué.

—Dans votre intérêt, je vous engage à vous asseoir et à m'écouter, dit Chamourac. Je suis sûr que nous allons nous entendre.

—Rendez-moi mon billet, ou j'appelle à l'aide, balbutia Courbin d'une voix étouffée.

—Appelez et voici ce qui arrivera. Les voisins amèneront des sergents de ville, et je dirai à ces braves agents de l'autorité que je refuse de vous rendre un effet de commerce revêtu d'une fausse signature.

—Vous mentez ! s'écria l'architecte avec véhémence.

—Prenez garde ! une fois que vous serez entre les mains de la police, elle ne vous lâchera pas facilement.

—Canaille !

—Peuh ! les gros mots ne font qu'aggraver votre situation ; d'ailleurs, je suis par tempérament tout à fait inaccessible aux injures. Je vous le répète, la signature Minard et Compagnie est fausse, j'ai fait prendre des informations.

—Alors, je suis la victime d'une infernale machination, répliqua Courbin, qui perdait tout à fait son assurance.

—Vous n'êtes la victime que de vos frasques, mon cher monsieur.

—Cependant...

—N'essayez pas une justification impossible, je suis complètement édifié à votre égard ; en voulez-vous la preuve ?

—Quelle preuve ? fit l'architecte dont le front était baigné de sueur.

—Il y a six semaines, vous avez rencontré à Lyon M. David Muller, secrétaire général de la Société lutécienne. Il avait fait dans cette ville quelques opérations pour le compte de son administration, et il vous remit en qualité de membre du conseil de surveillance, 50,000 francs que vous deviez rapporter à Paris le lendemain. Votre retour s'effectua sans encombre ; mais, au lieu de vous rendre rue Saint-Georges pour y verser la somme dont vous étiez dépositaire, vous éprouvâtes le désir d'aller dîner chez Brébant avec une des nombreuses drôlesses qui vous ont si lestement mangé les quatre sous provenant de la dot de votre femme.

—Ces détails, murmura Courbin en fronçant les sourcils.

—Attendez, puisque j'ai commencé cette édifiante histoire, je la raconterai entièrement ; cela fait partie de ma petite combinaison. Quand on a cinquante mille francs en poche, qu'on aime à se vautrer dans l'orgie, on se laisse aller à commettre toutes les sottises. A onze heures du soir, vous sortîtes de chez Brébant, gris comme un brelan de pompiers, et déjà allégé de plusieurs billets de mille francs. Puis vous vous rendîtes dans je ne sais quel tripot borgne de la rue de Navarin, et vous vous fîtes plumer comme un vulgaire pigeon de Landerneau ou de Carpentras.

—On m'a indignement volé, c'est vrai, reprit l'architecte, mais dans tout cela, j'ai été plus à plaindre qu'à blâmer.

—Je n'ai pas fini. Le lendemain vous vous êtes trouvé sur le pavé sans un seul centime en poche. Il fallait pourtant verser le jour même les 50,000 francs à la Société lutécienne, à moins de passer pour un fripon. Vous étiez dans un cruel embarras. La dot de votre femme n'existe plus que pour mémoire, et vous n'auriez pas trouvé sur la place de Paris 500 francs sur votre signature.

Il paraît que vous avez alors sérieusement songé à vous brûler la cervelle, ce qui par parenthèse eût été une action raisonnable ; au lieu de vous enquerir d'un revolver, vous

vous êtes dirigé vers la demeure de Mme Léonine Pranzin, que j'ai l'honneur de compter au nombre de mes clientes. Léonine parla de moi, mais elles vous prévint que je n'accepterais qu'une signature de premier ordre. Que faites-vous alors ! Je l'ignore ; tout ce que je sais, c'est que vous m'avez apporté un billet souscrit à votre profit par la maison Minard et Cie. Je vous ai versé cinquante mille francs en dehors de ma commission, et je vous ai promis de ne pas mettre cet effet en circulation avant le 6 avril. Or, nous sommes aujourd'hui le 6, si vous n'étiez pas venu ce soir votre papier allait être envoyé à la Banque.

—Oui, mais me voici, et je viens de vous compter soixante-cinq mille francs ; vous n'avez donc aucun motif pour retenir plus longtemps mon billet.

—Ah ! vous croyez ça, bon apôtre ? Vous ne savez donc pas que, depuis hier, je suis sur des charbons ardents, car avant de mettre ce papier en circulation, il m'est venu des craintes et j'ai fait prendre des informations. La maison Minard et Cie n'a jamais eu de relations avec vous ; bien mieux elle ne vous connaît point. La signature est fausse, et si je ne tenais pas en ce moment l'argent que j'ai eu l'imprudence de vous confier, ce joli billet aurait à peu près pour moi la valeur d'une feuille de chou, car vous êtes radicalement insolvable, mon cher monsieur.

—Vous voyez bien que non, puisque je viens de vous remettre 65,000 francs. Allons, cessez de jouer cette comédie ridicule et rendez-moi mon billet.

—Je ne m'y refuse pas, mais je veux être indemnisé convenablement pour les risques que vous m'avez fait courir.

—Hein ! s'écria Courbin plus surpris qu'effrayé. Et vous ne rougissez pas de spéculer sur mes embarras ?

—Mon cher ami, les affaires sont les affaires, et j'estime qu'en vous réclamant vingt mille francs, je suis fort raisonnable.

L'architecte garda un instant le silence, puis il dit tout à coup :

—Je ne sais pas comment je pourrai me procurer cette somme, mais je consens à reconnaître que je vous la dois.

—Du tout, du tout, fit l'escompteur, dont les yeux étincelaient de cupidité, je vais vous faire un reçu de 45,000 francs, et je garderai le billet ; de cette façon, je vous tiendrai toujours.

—Allons, reprit Courbin avec résignation, quoiqu'elle soit bien amère, il faut encore avaler cette pilule.

Il fouilla de nouveau dans son portefeuille. La physionomie de Chamourac devint si hideuse de convoitise que l'architecte recula instinctivement.

—Cette fois donnant, donnant, dit-il en serrant ses billets de banque dans sa main.

—Vous avez de la chance d'avoir affaire à un pauvre vieux bonhomme comme moi, répliqua l'usurier, qui lâcha en soupir la pièce fausse dont il venait de tirer un si fructueux parti.

Après être sorti du grillage, Courbin mit la tête au guichet et cria à l'escompteur :

—Satané coquin ! tu me paieras le tour que tu viens de me jouer !

—Tout à votre service, mon cher monsieur.

Courbin prenait la qualité d'architecte, mais en réalité il ne s'était jamais occupé que de tripotage ténébreux sur les terrains. Il avait épousé dix ans auparavant la fille d'un entrepreneur qui lui avait apporté 100,000 francs de dot, dont il ne restait plus qu'une petite maison, sise à Belleville, hypothéquée des caves à la cheminée. Mme Courbin était une grande femme maigre, très vertueuse et fort jalouse. Son avarice était proverbiale, et ce n'était pas à ses prodigalités qu'il fallait attribuer la gêne endémique qui régnait dans son ménage.

Tous ses enfants, au nombre de quatre, étaient morts en nourrice ; aussi les commères de son quartier ne se gênaient guère pour dire que Mme Courbin envoyait enterrer ses en-

fants en province par mesure d'économie. Pourtant on gardait deux bonnes dans la maison. Au dire de la concierge, ces malheureuses étaient nourries avec des têtes de poissons et des peaux de cervolans. Mais Courbin s'inquiétait médiocrement des exigences du ménage. Attiré tous les jours au dehors par ses prétendues spéculations, il déjeunait et dînait habituellement en ville.

Quand il rentrait à deux heures du matin, lorsqu'il ne couchait pas, il trouvait Mme Courbin assise dans la salle à manger auprès d'une fenêtre, occupée à faire du crochet en l'attendant. Une scène violente avait alors invariablement lieu. Mme Courbin adressait de sanglants reproches à son mari. Celui-ci se bornait à hausser les épaules, puis il finissait par pousser un grand éclat de rire, saisissait son irrécusable moitié par la taille, lui donnait un gros baiser sur le cou, et lui disait, en clignant de l'œil de certaine façon :

—Allons, embrasse-moi gentiment à ton tour. Hou ! la vilaine jalouse.

Cette manifestation terminait la querelle, et les deux époux faisaient bon ménage jusqu'au matin. Tel était le personnage qui protégeait Lebois, à la Société lutécienne, et qui daignait venir de temps en temps s'asseoir à la table du garçon de recettes. Geneviève regardait Courbin comme un être d'une essence tout à fait supérieure, et elle était très fière de le recevoir. Mais elle éprouvait beaucoup moins de respect pour Mme Courbin, surtout depuis qu'elle avait tâté de sa cuisine.

En sortant de chez l'escompteur, Courbin rentra chez lui, où il n'avait pas reparu depuis plus de vingt-quatre heures. Déjà, sa femme, les yeux chargés d'éclairs, s'avancait pour lui demander compte de sa conduite, lorsque l'architecte lui tendit en souriant un billet de mille francs.

—Ce n'est qu'un acompte sur le marché que je viens de conclure, dit-il.

La colère de la dame s'éteignit comme un feu de paille sous une averse.

—Des le moment où vous avez des affaires, dit-elle en escamotant prestement le précieux papier, je n'ai rien à dire ; c'est égal, je suis sûre que vous me faites des traits.

—Oh ! Sophie, peux-tu bien avoir de telles idées !

—Prenez garde, je vous ferai surveiller, et si jamais je découvrais...

—Laisse donc là les enfantillages et parlons de choses sérieuses. Sais-tu ce que vient de me dire Broutet, le chef comptable ?

—Votre Broutet ne m'inspire pas pour deux centimes de confiance.

—Il s'agit bien de lui. Lebois a filé en emportant plus de huit cent mille francs.

—Ah ! le gredin ! moi qui lui aurais confié mon porte-monnaie ; mais est-ce bien sûr ?

—Absolument sûr. On ne l'a pas revu depuis hier. Son signalement a été envoyé dans toutes les gares.

—Eh bien ! ils sont propres, vos compatriotes.

—Je crois qu'il a eu l'esprit troublé, dit l'architecte en changeant de vêtements, car au fond il n'était point malhonnête.

—Si on ne le pince pas, il aura fait une belle affaire, reprit Mme Courbin pensive. Lebois est un homme d'ordre, je suis sûre qu'il saura mettre le produit de son vol en lieu de sûreté.

—C'est possible.

—Et bientôt il fera la belle jambe, après avoir pris un autre nom, dans quelque pays étranger.

—Tiens, tiens, tu as presque l'air d'appuyer ce gueux-là...

—Moi, fit la dame en se pinçant les lèvres.

—Dame...

—Allons, monsieur, continuez de vous habiller et ne me prêtez pas des idées qui sont peut-être les vôtres.

—Sophie, je te conseille de cesser ces méchantes insinuations.

—Peuh ! je vous connais beaucoup mieux que vous ne croyez.

—Assez. Nous sommes joliment niais de nous occuper de ce misérable.

En ce moment, Jeannette vint dire à ses maîtres que M. Michel Renaud désirait parler à monsieur.

—N'est-ce pas le jeune artiste qui fait la cour à la petite Lebois ? demanda la femme de l'architecte à son mari.

—Oui.

—Eh bien ! il faut le recevoir. Il va peut-être nous apprendre quelque chose d'intéressant au sujet du garçon de recettes... je vous laisse...

IV

UN BON PROTÉCTEUR

A la vue du jeune artiste, Courbin secoua la tête et dit d'un ton lugubre, auquel sa physionomie souriante donnait un démenti :

—Eh bien ! monsieur Renaud, en voilà une tuile.

—Comment, vous savez déjà...

—Oui, j'ai appris tout à l'heure la catastrophe par Broutet, le comptable de la Société lutécienne. Qui est-ce qui aurait pensé cela de Lebois ? un compatriote, un homme pour qui j'aurais engagé ma tête.

—Ainsi, vous croyez que Lebois est coupable ? reprit Michel d'un ton navré.

—Et vous, vous en doutez ?

—Certainement. Depuis hier, j'ai fait des recherches.

—Ah ! fit l'architecte en regardant le jeune homme dans les yeux, et qu'avez-vous appris ?

—Beaucoup de choses. Le commissaire de police a paru très content des renseignements que je lui ai donnés, et j'espère lui en fournir incessamment de nouveaux.

—Vraiment. C'est bien, cela, vous êtes un véritable ami, vous, et si vous le voulez, nous continuerons nos recherches ensemble ; car je tiens essentiellement à acquérir la preuve que ce malheureux Lebois n'est pas coupable.

—A la bonne heure, monsieur Courbin.

—Mais j'y songe ; vous prendrez bien quelque chose, n'importe quoi, un verre de madère, ça vous donnera du courage... et des jambes.

—Merci. Je n'ai pas l'habitude...

—Allons donc, un homme comme vous digérerait du vitriol. Ohé ! Jeannette, arrivez donc... Est-elle sotte, cette fille !

Courbin frappa avec force sur son bureau avec un presse-papier, et la jeune bonne se montra enfin à la porte.

—Apportez-nous du madère, lui dit son maître.

—Du madère ; il n'y en a pas.

—Hein !

—Madame m'a dit comme ça qu'il n'y en a plus de madère, ni rien de ce qui coûte de l'argent.

—Charmant, délicateuse, fit l'architecte en haussant les épaules. Quand on fera un concours pour la bâtisse, ne manquez pas de vous présenter, ma fille, car le grand prix vous revient de droit.

—Mais m'sieu, puisque madame m'a dit comme ça...

—C'est bien, double buse.

Puis, se tournant vers l'artiste, Courbin ajouta :

—Je reviens dans une minute, mon cher ami, prenez patience.

Et il sortit en poussant Jeannette par les épaules. Resté seul, Michel fronça les sourcils. L'opinion de l'architecte, qu'il regardait comme un homme supérieur, l'inquiétait sérieusement, et il commença à douter de l'innocence de Lebois. Courbin rentra bientôt, suivi de Jeannette. Celle-ci portait un carafon et deux verres, qu'elle mit sur le bord du bureau.

—Asseyez-vous, monsieur Renaud, dit l'architecte à Michel, et goûtez ce cognac. Il paraît que ma provision de madère est réellement épuisée.

Dans la crainte de mécontenter le protecteur dont il venait solliciter l'appui pour Lebois, l'artiste trempa ses lèvres dans la liqueur.

— Vous disiez donc, mon ami, que vous aviez recueilli hier quelques renseignements sur ce malheureux, reprit Courbin ; je doute qu'ils soient d'une grande importance, car Célestin est marié, et il a dû agir avec beaucoup de circonspection.

— Pourtant il n'avait pas l'air de se cacher ; la preuve, c'est que j'ai suivi sa trace depuis sa sortie des bureaux de l'administration jusqu'au moment où il a pris une voiture près de l'église Saint-Augustin.

— Hein ! fit l'architecte, vous savez qu'il a pris une voiture près de l'église Saint-Augustin. Qui vous a dit cela !

— Un marchand de vin que j'ai interrogé.

— Cet homme a bien pu se tromper.

— Je ne crois pas ; il m'a même dépoint la tournure d'un monsieur avec lequel Lebois est parti dans le fiacre.

— Voilà un renseignement qui a sa valeur, je le reconnais, répliqua Courbin en se promenant de long en large comme un homme fort préoccupé. Malheureusement, toutes les voitures de places se ressemblent ou à peu près, à moins qu'elles n'appartiennent à l'Urbaine, et vous chercherez sans doute longtemps avant de découvrir le cocher qui conduisait celle-là.

— Pardon, je l'ai trouvé.

— Ah bah ! Mais c'est trop fort cela, mon cher ami.

— Non seulement, j'ai trouvé ce cocher, mais il m'a indiqué le lieu où il a mené Lebois et l'homme qui l'accompagnait.

— Pas possible ! fit l'architecte en s'arrêtant devant Michel.

— Il paraît que cet homme connaissait beaucoup Lebois, d'après la façon dont il lui parlait.

— Alors, il n'a pas fait le coup seul. Diable ! diable ! l'affaire se corse.

— Dans tous les cas, on va s'efforcer de retrouver l'inconnu qui peut seul expliquer ce qu'est devenu le garçon de recettes.

— Oh ! oh ! fit l'architecte, ce ne sera pas facile. Il faudrait d'abord avoir son signalement et encore...

— Le marchand de vin qui m'a mis sur la trace du cocher m'a dit que cet homme était brun, âgé de trente-cinq à quarante-cinq ans, et de taille moyenne.

— Ce signalement est si banal qu'il peut s'appliquer à plus de trente mille personnes à Paris, et il ne pourra guère nous servir. Néanmoins, je vais le répète, dans l'intérêt de la famille de Célestin, je vais joindre mes efforts aux vôtres pour chercher les traces de ce malheureux.

— Oh ! merci, monsieur Courbin ; vous n'abandonnez pas les gens parce qu'ils sont dans la peine, vous...

— Non, sacrebleu ! Pourtant je crois plus que jamais que ce malheureux Célestin a perdu la tête quand il s'est vu porteur d'une grosse somme et qu'il a songé à se l'approprier.

— C'est impossible, murmura Michel en baissant les yeux. Peu à peu Courbin s'animait et defurtifs éclairs passaient dans ses regards.

— Malgré toutes les apparences, reprit Michel, je ne puis me décider à croire que Lebois soit un voleur.

— Il faut pourtant se rendre à l'évidence des faits. Il est parti en fiacre avec un étranger après avoir achevé sa recette, au lieu de retourner à son administration pour y rendre ses comptes. Pourquoi ? on se le demande. Mais vous ne m'avez pas dit où le cocher l'a conduit ?

— Rue de La Pérouse, près de l'arc de triomphe de l'Etoile.

— Eh bien ! il faut aller chercher là des renseignements.

— C'est ce que j'ai fait.

— Ah ! et qu'avez-vous appris ? reprit vivement Courbin.

— La maison dans laquelle Lebois et l'inconnu sont entrés est un petit hôtel inhabité pour le moment, et le concierge m'a certifié que personne n'y a mis les pieds depuis plusieurs semaines.

— Cela se complique comme un mélodrame de l'Ambigu.

— Cependant j'ai déterminé ce concierge à me laisser visiter l'intérieur de la maison.

— Très bien ! mon cher ami. On devrait vous nommer commissaire de police, car vous possédez d'étonnantes aptitudes pour faire la chasse aux hommes. Et qu'avez-vous découvert dans l'intérieur de l'hôtel ?

— Peu de chose...

— Ah ! ah !

— On voit que cette habitation est absolument délaissée, et je n'ai rien vu de nature à me faire croire que deux personnes y fussent venues la veille.

Suivant les instructions du commissaire de police, Michel ne lui parla point du morceau de drap brodé, quoique Courbin lui inspirât une confiance absolue.

— Ensuite ? fit l'architecte en allumant un cigare.

— C'est tout.

— Cependant ces deux hommes n'ont pas pu s'enfoncer dans la trappe.

— On serait pourtant tenté de le croire.

— Vous avez raconté tout cela à la police ?

— Oui.

— Et qu'a dit le commissaire ?

— Hélas ! il partage votre opinion, car il s'est présenté une nouvelle et terrible complication.

— Vraiment !

— Pendant que le commissaire de police faisait une perquisition chez Lebois, la concierge a apporté une lettre écrite par ce malheureux à sa femme.

— Comment, Célestin a écrit ? Alors, on sait ce qu'il est devenu ?

— Non. Cette lettre contenait deux billets de mille francs, et Lebois y disait à Geneviève qu'il se dirigeait vers la frontière.

— Patatras. Plus de doute, maintenant, vous voyez bien que j'avais raison de le croire coupable. 837,000 francs entre les mains d'un garçon de recettes habitué à tirer le diable par la queue, mais il y avait de quoi tenter un saint. Maintenant que le pot aux roses est découvert, les enquêtes et les contro-

enquêtes sont inutiles ; la police n'a plus qu'à courir après le voleur.

— Eh bien ! quand j'y songe, il me semble que cette lettre n'est pas encore une preuve que Lebois ait fait le coup. Elle peut lui avoir été dictée, le poignard sur la gorge, par des brigands entre les mains desquels il est tombé.

— Bah ! bah ! votre générosité vous égare, mon ami. De nos jours, il n'y a plus de brigands, les derniers sont morts avec les romans de 1830. Ils sont remplacés par les cambrioleurs, c'est-à-dire les casseurs de portes, les caissiers qui s'éclipsent et les garçons de recettes qui silent. Croyez-moi, j'ai suffisamment vécu déjà pour connaître le monde. Célestin a emporté la grenouille, c'est un fait acquis ; mais ce n'est pas une raison pour abandonner sa pauvre femme et son intéressante fille.

— Oh ! tant que j'aurai la force de travailler, elles pourront compter sur moi, répliqua énergiquement Michel.

— Voilà de nobles sentiments ; d'autant plus que vous avez dû renoncer à vos projets de mariage. Quoiqu'on soit sans préjugés, on n'épouse pas la fille d'un voleur.

— Encore ! fit le jeune homme, navré.

— Je vous le répète, mon ami, j'ai l'habitude d'envisager carrément les choses. Célestin a soubré, nous ne pouvons le remettre à flot ; cela me cause beaucoup de chagrin, car c'est un compatriote, presque un ami ; mais j'aurai des égards pour sa famille. La petite Delphine a du bon, quoiqu'un peu romanesque ; j'essaierai de la caser gentiment.

— Pardon, interrompit Michel, vous m'avez empêché de vous dire que le malheur arrivé à son père n'a rien changé à mes projets, et j'espère bien que Mlle Lebois consentira un jour à devenir ma femme.

— Ah ! ça, mon cher ami, vous êtes donc tout à fait aveugle ?

— Pourquoi cela ?

— Avant la catastrophe d'hier, j'hésitais à vous prévenir ; mais aujourd'hui, l'intérêt que vous m'inspirez me fait un devoir de vous ouvrir les yeux.

— Je ne vous comprends pas, répliqua Michel, saisi d'une vague épouvante.

— Tout ce qui brille n'est pas or, vous le savez, et c'est

surtout lorsqu'il s'agit des jeunes filles que ce proverbe est vrai. Vous croyez, n'est-ce pas, que Mlle Delphine est un ange immaculé, dont le cœur n'a jamais été effleuré par une pensée blâmable ?

—Et je le soutiendrais contre tout le monde, répliqua le jeune homme, dont les tempes se couvrirent de rougeur.

—Là ! calmez-vous, mon cher Renaud, vous prenez feu comme un preu du moyen-âge défendant sa dame. C'est très héroïque mais peu pratique. Les déclarations chevaleresques sont mieux placées dans la bouche d'un personnage de drame que dans celle d'un brave garçon, désireux de se créer un intérieur paisible. Quand on est marié, on est pris. Voyons, en un mot comme en cent, seriez-vous content d'apprendre, quelques jours après avoir épousé Delphine, qu'elle a aimé un jeune homme, son petit cousin, en ce moment militaire, et qu'elle l'aime sans doute encore ?

La foudre tombant devant Michel l'eût certainement moins stupéfié que les paroles de Courbin. Quoi ! cette jeune fille, si loyale, si pure, si franche, n'était qu'une créature dissimulée, cachant ses intrigues sous le masque de l'innocence ? Pendant un instant, le jeune graveur fut tellement suffoqué, qu'il ne put prononcer un seul mot. Les yeux démesurément ouverts et les lèvres serrées, il semblait avoir été changé en statue. Courbin fut étonné de l'effet produit par sa révélation.

—Je comprends votre douleur, mon cher ami, reprit-il ; à votre âge, j'aurais éprouvé les mêmes sentiments que vous. Mais faites un appel à votre énergie ; une fois que vous aurez réfléchi, vous me remercirez de vous avoir empêché de faire une sottise irréparable. Vous êtes jeune, intelligent, bien bâti, vous n'aurez pas de peine à rencontrer une belle et brave personne pour vous consoler. Et puis, en dehors de ce que je viens de vous apprendre au sujet de l'attachement de Delphine pour son cousin, vous éprouveriez plus tard de cruels regrets d'avoir donné votre nom à la fille d'un homme flétri par la justice.

Tout à coup Michel releva la tête ; il avait reconquis une partie de son sang-froid.

—Vous comprenez, monsieur Courbin, dit-il, que je ne me contenterai pas de l'accusation que vous venez de porter contre Mlle Lebois ; il me faut des preuves.

—Quelles preuves, mon ami ? J'ai appris ce que je viens de vous dire de la bouche même de Célestin.

—Est-ce possible.

—Il est venu ici, il y a deux ou trois mois, me demander des conseils. Il avait surpris la correspondance des deux amoureux. J'ai lu une lettre de Philippe Mauduit ; c'est le nom du petit cousin. Au fait, vous devez le connaître.

—Je n'ai jamais vu ce monsieur, répondit l'artiste d'un ton sombre, mais on en a parlé plusieurs fois devant moi.

Il se souvenait, en effet, que Delphine avait prononcé à différentes reprises le nom de ce jeune homme, et qu'elle avait même fait son éloge.

—Lebois, voulant ménager les nerfs de sa femme, ne lui a rien dit de sa découverte. Mais comme le petit cousin était un jeune sot, absolument incapable de soutenir un ménage, et que d'ailleurs il était sur le point de partir pour l'armée, il lui a donné du pied quelque part et s'est borné à faire une verte semonce à Mlle Delphine. Voilà ce que j'avais à vous confier sous le sceau du secret. Maintenant que vous connaissez l'envers des choses, vous agirez comme vous l'entendrez. Pourtant je vous estime assez pour croire que vous abandonnerez vos projets de mariage. Sur ce, mon cher ami, je vais être dans l'obligation de vous quitter, mais je vous reverrai bientôt.

Michel, la mort dans l'âme, se disposait à se retirer, lorsque Mme Courbin entr'ouvrit doucement la porte.

—Ma chère amie, je te présente M. Michel Renaud, dit l'architecte à sa femme ; c'était l'ami dévoué de ce malheureux Lebois.

Le regard de la dame embrassa à la fois le graveur et le carafon de cognac.

—Votre ami Lebois, dit-elle d'une voix flûtée ; oh ! oui, parlons-en. Du reste, je suis sûre que, comme mon mari, vous ne le fréquentiez que pour avoir l'occasion de vous rapprocher de sa fille, une effrontée coquette.

A ces mots, Courbin devint écarlate ; et Michel releva vivement la tête.

—Etes-vous assez folle ! bégaya l'architecte en souriant du bout des lèvres.

Puis se tournant vers le jeune homme, il ajouta :

—Si jamais vous vous mariez, mon ami, méfiez-vous des femmes jalouses. Voyez jusqu'où va l'égarément de Mme Courbin. Enfin, je lui pardonne ses absurdes observations.

—Je sais ce que je sais, répliqua la dame, mais j'aurai l'œil sur vous, je vous en prévient.

Courbin prit le parti de hausser les épaules, et il reconduisit Michel en lui disant :

—A part ses accès de jalousie, qui l'aveuglent, ma femme est une excellente créature. A bientôt.

En s'éloignant, le jeune artiste entendit tout à coup dans l'appartement de violents éclats de voix accompagnés d'un bruit de vaisselle brisée.

—Singulier ménage ! se dit Michel, dans la tête duquel passaient les plus noires idées.

Il sortit de cette maison littéralement terrassé par la jalousie. D'une part, l'accusation si nettement portée contre Delphine le torturait atrocement. Les paroles de Mme Courbin lui avaient remis en mémoire plusieurs faits auxquels il n'avait jusque-là accordé aucune attention. Au lieu de retourner auprès de Genièvre et de Delphine, comme il le leur avait promis, il erra au hasard dans les rues pendant le reste de la journée, et rentra le soir chez lui, l'âme déchirée par les plus cruelles souffrances.

V

UN HOMME MAL TUÉ

On ne se doute généralement pas de l'importance de la navigation sur la Seine. Aujourd'hui le port de Paris peut rivaliser pour le chiffre du tonnage avec les premières places maritimes d'Europe. Mais les bateaux qui sillonnent la Seine et le canal de l'Ourcq n'ont rien de majestueux ; ce sont pour la plupart d'immenses barques, non pontées, au milieu desquelles on construit de vastes cabines destinées à loger la famille du batelier.

Pendant la nuit qui suivit le jour de la disparition de Lebois, un de ces bateaux était anarré auprès de la berge du quai d'Orsay, et son arrière se trouvait en partie abrité par une des arches du pont de l'Alma. Ce bateau se nommait le "Jean-Paul". Il appartenait à Pierre Métayer, originaire de Montreuil. Celui-ci demeurait à bord avec sa femme, ses deux petits garçons et un homme de peine borgne, connu sous le sobriquet de Bel-Ceil.

Pierre Métayer s'adonnait volontiers au culte de la dive bouteille, ce qui avait fini par le plonger dans une gêne voisine de la misère ; et sa femme, forte gaillarde au teint cuivré et aux allures masculines, n'entendait point que son mari bût un verre de n'importe quoi plus qu'elle. Aussi, lorsque le marinier et la marinière avaient avalé un trop grand nombre de "perroquets", suivant leur pittoresque expression, se livraient-ils parfois à un pugilat qui amenait inévitablement l'intervention de Bel-Ceil. Ce dernier buvait autant que ses patrons, mais il ne se grisait jamais. Il était en quelque sorte la cheville ouvrière de l'entreprise. Robuste comme un hercule, il faisait le travail de deux hommes ordinaires, et souvent on avait recours à lui pour aller régler les comptes avec les entrepreneurs et les administrations de transports. Le borgne n'avait pas quitté le "Jean-Paul" depuis vingt ans. Il était entré lorsque le père de Métayer vivait encore, et tout faisait supposer qu'il avait l'intention d'y finir ses jours.

A minuit et demie, Métayer, qui était allé flâner dans les guinguettes du Gros-Cailou pour se consoler d'une scène violente qu'il avait eue avec sa femme au sujet d'un paiement à

faire, Métayer, dis-je, rentra en tibatant dans son bateau. Le borgne avait eu, suivant son habitude, l'attention de mettre deux madriers côte à côte pour élargir le pont qui servait à passer de la berge sur l'embarcation. Le temps était doux, mais le ciel était cette couleur rouge qui annonce presque infailliblement la pluie.

—Voieur de temps ! grogna le patron du bateau en trébuchant sur les sacs de plâtre qui formaient le chargement ; nous allons peut-être avoir une averse : pourquoi n'a-t-on pas bâché ce soir ? dit-il au borgne à moitié enfoui dans une limousine dépenaillée.

—Dame ! parce que... parce que personne n'a dit de le faire.

—Vieux faïcéant ! hurla Métayer en faisant un geste menaçant ; à quoi es-tu bon ici ? Tu ficheras ton camp, mon bonhomme si ça continue.

—Bien, bien, répliqua le borgne d'un ton calme, nous réglerons cette affaire-là demain matin ; en attendant, je vous conseille d'aller vous coucher.

—Hein ! qu'est-ce que tu oses me dire ? reprit le patron d'un ton menaçant ; est-ce toi qui es le maître ici ou moi ?

—Bel-Ceil haussa les épaules.

—Ne faites donc pas le malin, répondit-il en s'étirant ; si je vous jouais le mauvais tour de vous quitter, vos mioches n'auraient pas longtemps du pain.

—Ah ! c'est comme ça, s'écria l'ivrogne devenant furieux ; eh bien ! tu vas la danser. Il y a longtemps que la main me démange.

Il saisit en même temps un long croc appuyé contre la cabine et se dirigea en chancelant vers le borgne. Mais sa femme, qui venait de gravir l'escalier de la cabine, se jeta sur lui et le désarma en s'écriant :

—Brigand ! canaille ! gueux ! tu ne rougis pas de chercher à assassiner les gens qui se tuent le corps et l'âme pour te donner les moyens de te griser ! C'est une honte de se mettre dans un état pareil.

—Rosalie, tu vas me le payer.

Métayer quo la colère et l'ivresse avaient rendu fou, allait se précipiter sur sa femme, lorsque le borgne le saisit par les reins et le coucha comme un enfant sur les sacs de plâtre.

—Maintenant, causons, dit-il d'une voix calme, tout en empêchant son patron de se relever.

—Que mille millions de diables t'étranglent, gredin !

—Laissez les diables à leurs affaires et parlons des nôtres, ou plutôt des vôtres. On a apporté ce soir une lettre pour vous. M'aine Métayer a voulu voir ce qu'elle contenait. Si dans quinze jours, vous n'avez pas payé les dix-sept cents francs que vous devez à M. Maroutet, le bateau sera saisi et puis vendu.

—Oui, reprit la femme avec véhémence ; voilà où ton inconduite nous a menés, sac-à-vin, mange-tout, paresseux !...

—Toi, je te retrouverai... grommela le patron, dont la fureur s'était subitement apaisée.

—Pas de gros mots, vous, dit Bel-Ceil à la mégère ; laissez-moi lui parler.

—Qu'est-ce que tu veux me dire ? répliqua Métayer, qui s'était mis sur son séant ; si tu as de l'argent à me donner ; amène ; dans le cas contraire, flanque-moi la paix.

—Peut-être bien que j'en aurais de l'argent à vous procurer si vous étiez raisonnable.

—Tiens ! tiens ! fit la femme en se rapprochant du vieux, c'est encore Albert qui va vous tirer de là.

Albert était le prénom du borgne, et la patronne ne le désignait ainsi que dans de rares occasions, lorsqu'elle lui empruntait en secret quelques sous ou quand elle était à jeun.

—Parle, Bel-Ceil, reprit Métayer d'une voix presque caressante ; comment pourrais-tu nous faire avoir du quibus ?

—Et vendant le "Jean-Paul" ; je connais un individu disposé à le bien payer.

—Jamais ! répliqua énergiquement le patron.

—Non, jamais ! ajouta sa femme. Il faut même être canaille pour nous proposer ça.

—C'est bien, n'en parlons plus. Moi, je croyais agir dans votre intérêt, D'Auxerro à Rouen, vous devez à tous les saints une chandelle, et, sans compter la dette de Maroutet, vous êtes entre les mains des usuriers.

—Assez, et mêle-toi de ce qui te regarde. Au lieu de t'entendre avec les filous qui essayent de m'escamoter mon bateau, tu ferais beaucoup mieux d'aller bâcher la marchandise ; car le diable m'emporte, je crois qu'on sent déjà des gouttes.

—Métayer a raison, ajouta la femme. Allons, Bel-Ceil, arrivez, nous allons étendre la voile sur ces sacs de plâtre à nous deux ; mon homme est si rond qu'il ne se tient pas debout.

—Je n'ai pas besoin de vous, répondit le borgne, emmenez-le et qu'il se couche, c'est ce qu'il a de mieux à faire pour le moment.

Tandis que Rosalie conduisait son mari dans la cabine, Bel-Ceil étendit la grande voile du bateau sur les sacs de plâtre chargés à l'arrière ; puis il s'enroula dans sa limousine et alla se coucher dans un réduit ménagé derrière la cabine. Quelques gouttes de pluie commencèrent à tomber et un épais brouillard couvrit bientôt la Seine et cacha les quais. Il était environ une heure et demie du matin, lorsque le borgne fut subitement réveillé par un bruit sourd qui se fit entendre tout près de lui.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? se demanda-t-il en se frottant les yeux.

Mais le brouillard était devenu si intense qu'il ne distinguait absolument rien.

—Je ne me suis cependant pas trompé, reprit-il ; il est tombé quelque chose tout près d'ici. Il y a peut-être là des mauvais gâteaux qui cherchent à faire un crap. Aut voir ça.

Le bonhomme se leva, alluma son ôlot, qui était toujours auprès de lui pendant la nuit, et il se dirigea vers l'arrière du bateau. Paris entier semblait plongé dans le sommeil ; on entendait seulement, du côté du Champ-de-Mars, le bruit, d'une voiture s'éloignant rapidement. Le borgne marchait avec précaution. Tout à coup il s'arrêta. A la lueur des rayons de sa lanterne, il venait de découvrir un homme étendu sur la bache qui couvrait les sacs de plâtre.

Cet homme ne faisait aucun mouvement. Bel-Ceil, très ému, l'examina avec attention. Ce malheureux portait une espèce d'uniforme marron, semblable à celui des garçons de bureau ou de magasin, et ses mains étaient attachées derrière son dos. Bien plus, on avait noué autour de son corps une de ces saches écruës, dans lesquelles les garçons de recettes placent la monnaie d'or et d'argent qu'ils recueillent. Et chose plus extraordinaire encore, cette sacoche était remplie d'argent. Le bossu découvrit auprès de cet homme un paquet assez volumineux renfermé dans une enveloppe de toile verte. Les vêtements du malheureux étaient maculés de sang et déchirés en plusieurs endroits.

—Pauvre diable ! murmura le vieux, il a été assassiné et jeté par-dessus le parapet. C'est un nouveau coup de ces coquins de rôdeurs de nuit qui infestent les rues de Paris depuis quelque temps. Que faire ? Faut faire prévenir les patrons et aller chercher les sergents de ville.

Il prit sa lanterne et se dirigea vers l'escalier de la cabine. Métayer et sa femme dormaient profondément et il eut beaucoup de peine à les réveiller.

—Qu'est-ce que tu veux, dit le patron en s'efforçant d'ouvrir les yeux.

—Lévez-vous ! On vient de jeter un homme par dessus le pont.

—Après ? Laisse-le boire un coup, il va s'en donner à son aise. Je voudrais bien être à sa place, car je meurs de soif.

—Ne plaisantez pas, la chose est triste ; ce pauvre diable est tombé sur le bateau.

—Hein ! fit Rosalie, qui venait de s'éveiller ; nous allons encore avoir des embarras.

—Pourvu que ça ne nous empêche pas de partir demain.

—Voulez-vous que j'aille chercher la police ?

—La police, la police ; nous verrons ça tout à l'heure. Quelle

tourneur a-t-il, ce jobard-là ? demanda le propriétaire du bateau en mettant son pantalon.

—Je crois bien que c'est un garçon de recettes.

—Un garçon de recettes ? fit Rosalie, qui était déjà habillée ; il paraît que les escarpes ont fait un bon coup alors.

—Je ne comprends rien à l'affaire, reprit le borgne ; cet individu a un gros sac d'argent lié autour des reins.

—Tu dis qu'il a un sac d'argent ! s'écria Métayer, qui semblait être complètement dégrisé ; il y a peut-être gras pour nous.

—Mais, patron, il faudra bien rendre la monnaie au commissaire.

—Nous rendrons ce que nous voudrons, dit la femme d'un ton sombre : j'espère que vous n'irez pas moucharder pour nous faire avoir des désagréments.

—Tranquillisez-vous, répliqua le borgne ; cependant je vous avertis que je renonce aux bénéfices de l'affaire.

—Je te reconnais bien là, vieux serin. Chut ! n'éveillons pas les gamins et allons voir le monsieur. Mais d'abord prends un parapluie, Rosalie, afin de cacher la lanterne. Au fait, non, il vaut mieux aller reconnaître le particulier sans lumière. Voilà le temps qui se débrouille.

Guidés par le borgne, Métayer et sa femme se dirigèrent silencieusement vers l'arrière du bateau. Un bruit cadencé, qui se fit entendre sur le quai, les arrêta un instant, puis, lorsque le passant se fut éloigné, ils s'approchèrent de l'étrange visiteur. La femme se pencha sur le corps et murmura presque aussitôt d'un ton joyeux :

—Parlez tout bas, il a un gros sac.

—Laisse-moi le tâter, fit son mari.

—Quand je vous le disais, répliqua le borgne.

—Nom d'un chien ! grommela Métayer d'une voix sourde, c'est des pièces de cent sous, et il y en a au moins pour cinq mille francs. Mes enfants, nous allons faire une pêche superbe cette nuit.

En une minute, la sacoche fut détachée. La mégère avait trouvé dans les vêtements du malheureux une montre d'argent et un porte-monnaie fort léger.

—Décidément, c'est la sacoche qui est le gros lot, dit Métayer. Allons, père bourgon, apporte un sac de plâtre et nous enverrons ce particulier prendre possession de son billet de logement au fond de la Seine.

Le borgne n'avaient certainement pas des principes d'une bien grande délicatesse ; pourtant il comprenait que ses patrons ne faisaient point une bonne action en s'appropriant les dépouilles de l'inconnu, puisqu'il refusait d'en profiter ; mais les notions de justice qu'il possédait n'allaient pas jusqu'à le décider à entrer en lutte avec Métayer et sa femme pour empêcher de consommer ce vol. Il se résigna donc à faire ce qu'on lui demandait. Au moment où il amenait le corps de la victime sur le bord du bateau pour le jeter dans la Seine, il lui sembla que ce malheureux poussait un faible gémissement. Il s'arrêta et lui mit la main sur le cœur.

—Que fais-tu donc, vieux Niquedonille ? lui dit Métayer d'un ton bourru. Allons, houp ! fiche-moi ce paroissien par-dessus bord.

—Ah ! mais non, répliqua Bel-Ceil d'un ton ferme. Je ne suis point un assassin, moi.

—Assassin ! répéta Rosalie, qu'est-ce qu'il dit donc ?

—Cet homme n'est pas mort.

—Tant pis pour lui, reprit le patron d'un ton farouche ; son compte est réglé, il faut qu'il prenne son bain.

Et il voulut saisir le corps de l'homme par les épaules.

—Lâchez ça, ou sinon vous aurez à causer avec Bibi, dit le borgne en faisant pirouetter Métayer comme une toupie.

—Ah ! la vieille canaille ! il a juré de nous mettre dans la misère, mais je me charge de lui, répliqua la mégère en essayant de porter un coup de couteau dans le ventre du vieux mari.

Celui-ci fit un saut en arrière, puis il s'empara du croc resté sur les sacs de plâtre et le dirigea contre Métayer et sa femme en leur disant d'un ton énergique :

—Foi d'Albert Gatiau, qui est mon nom, je vous tue comme des poltrons, si vous avez le malheur de toucher à ce pauvre diable !

—Tu as donc juré de nous mettre sur la paille, gredin ! grommela Métayer écumant de rage.

—Prenez l'argent, mais ne touchez pas à l'homme, sans quoi j'appelle les sergents de ville.

—Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse de ce râleur ? dit la mégère, se décidant à jeter son couteau. Si on ne l'envoie pas boire un coup, il faudra rendre les picaillons.

—Ça m'est égal.

—Voyons, Albert, tu es un vieil ami de la famille, reprit le patron d'un ton qu'il s'efforça de rendre conciliant ; tu as navigué longtemps avec mon père.

—Je ne dis pas non.

—Rosalie a eu tort de s'emporter, mais elle n'a au fond, de l'amitié pour toi.

—Hum !

—Si. Allons, laisse-nous profiter de l'occasion qui se présente ; tu aurais tort de nous empêcher de rétablir nos affaires.

—S'il nous joue ce tour-là, il ne le portera pas en paradis, ajouta la mégère d'un ton menaçant.

—Silence, Rosalie ; retiens ta langue, c'est ce que tu as de mieux à faire. Albert a du cœur et il aime nos mioches.

—C'est vrai, dit le borgne.

—Alors, tu ne veux pas les condamner à mourir de faim ?

—Je vous le répète, prenez l'argent, mais respect à l'homme.

—Un peu plus tôt, un peu plus tard, il sautera le pas. D'ailleurs, Rosalie vient de le dire, si on appelle la police, il faudra rendre l'argent.

—Eh bien ! faisons une chose, dit le borgne qui venait de combiner un plan.

—Parle et dépêche-toi.

—Portons d'abord l'homme dans le trou qui est derrière la cabine, pour ne pas attirer l'attention. Je vous ferai ensuite connaître mon idée.

—Il a raison, répliqua Métayer ; nous serons toujours maîtres d'agir.

—Tout ça, c'est des bêtises, grommela la mégère, moi je le flanquerais tout bonnement à l'eau pour donner à manger aux écrivisses.

—Est-elle enragée, fit son mari. Allons houp ! Bel-Ceil, donne-moi un coup de main.

Quelques minutes après, le garçon de recettes, car c'était le malheureux Lebois qu'on venait de jeter pardessus le parapet, le garçon de recettes, dis-je, était couché sur des vieux sacs, au fond d'un trou obscur ménagé derrière la grande chambre de la cabine. Le borgne apporta de l'eau, lui lava le visage et le cou, et reconnu qu'il portait une large blessure à la tête, derrière la nuque, et qu'il avait en outre reçu un coup de couteau au-dessous de l'omoplate. Rosalie était partie avec la sacoche, dans laquelle elle trouva 4,500 fr. en argent et 800 fr. en or.

—Je crois que le particulier est frit, dit Métayer au borgne, occupé à frotter les tempes au malheureux avec du vinaigre.

—Non, la preuve c'est qu'il vient de remuer la paupière.

—Comme il n'en reviendra pas, il me semble qu'on ferait bien de lui épargner du mal en l'envoyant par-dessus bord. Ça arrangerait toutes les affaires.

—En un mot, comme en cent, je ne laisserai pas faire cette canaillerie. Tenez, le voilà qui revient. Sa poitrine se soulève et on l'entend geindre.

—Mais alors, nous sommes flambés pour la monnaie. Je croyais que tu avais un plan ?

—J'en ai un aussi.

—Qui pourrais nous permettre de garder le quibus ?

—Oui.

—Dépêche-toi de t'expliquer.

—Voici l'affaire, dit le borgne, qui imbibait les narines de Lebois d'eau salée. Nous allons deshabiller l'homme pour qu'on

no le reconnaisse pas à ses effets ; nous lui montrons ensuite une vieille chemise et un mauvais bourgeron, puis nous le gardons dans ce trou sans rien dire. S'il meurt, on le jettera tout simplement à l'eau.

—C'est ça.

—Si, au contraire, il en revient, nous ne lui laisserons pas voir nos figures, et lorsque nous serons arrivé du côté de Mantas, nous le porterons une nuit à terre, et on le déposera au bord de quelque chemin, où il deviendra ce qu'il pourra. De

—On prendra des précautions à leur égard ; quant à la patronne, j'aurai l'œil sur elle ; qu'elle ne s'avise pas de toucher à ce pauvre diable, sans quoi je vends la mère...

Le lendemain, le "Jean-Paul" descendait lentement la Seine entre Epinay et Argenteuil, lorsque Métayer, après s'être assuré qu'il n'y avait personne sur les rives du fleuve, laissa glisser dans l'eau à l'arrière du bateau, un paquet renfermant les vêtements de Lebois.

—C'est égal, lui dit sa femme, témoin de l'opération, si tu



Ils s'étaient rencontrés dans le monde et s'aimaient.....

cette façon, nous n'aurons pas la mort d'un chrétien à nous reprocher, au moins directement.

—Ton plan est bon pour nous donner de l'embarras, fit Métayer en hochant la tête.

—Je répons de tout.

—Et les habits du particulier, qu'est-ce qu'on en fera ?

—Oh ! ça, vous les enverrez au fond de l'eau, quand nous aurons dépassé Saint-Denis, ainsi que tous ces linges pleins de sang qui sont dans le paquet vert.

—Réfléchis bien, Bel-Œil, la mère ne consentira pas à garder ce gêneur sur le bateau. D'abord, il peut être vu par les petiots.

n'étais pas une poule mouillée, pas plus tard que la nuit prochaine, nous enverrions le borgne et son protégé-voir ce qui se passe au fond de la Seine.

—Tais-toi, malheureuse ! tu finiras certainement par nous faire couper le cou.

—Chut ! voici les gamins.

Deux jours plus tard, le Jean-Paul s'était arrêté pendant la nuit à quelques kilomètres des Andelys. A deux heures du matin, Métayer et le borgne sortirent Lebois de son réduit et le transportèrent sur le rivage, à l'aide d'un pont composé de deux planches. Le malheureux avait survécu sans reprendre

connaissance. Dévoré par une fièvre violente, il prononçait, dans son délire, des mots inarticulés et de sourds gémissements, qui avaient rempli de terreur les enfants du marinier. Le temps était fort sombre, et l'on distinguait à peine la silhouette de quelques grands arbres espacés dans la prairie voisine.

— Enfin, nous allons être débarrassés de cet emplâtre, murmura le patron du bateau. Nous aurions aussi bien fait de le couler au fond de l'eau, car il sera mort dans deux ou trois heures.

— Peut-être, répliqua le bossu. Dans tous les cas, ce n'est pas nous qui lui auront donné le coup de pouce.

Albert Gatiou avait une morale à son usage spécial. Il voulait bien abandonner Lebois au milieu des champs, mais il lui répugnait de le jeter dans la Seine. Une fois arrivés sur le rivage, les deux hommes s'engagèrent dans un sentier à l'extrémité duquel le borgne prétendait voir le toit d'une habitation. Métayer, qui tenait le garçon de recettes par les pieds, se plaignait à chaque instant du poids de ce fardeau, et il proposait de le mettre à terre. Mais Bel-Œil voulait approcher le plus possible Lebois de la maison.

— On le découvrira demain matin de bonne heure, disait-il, et peut-être parviendra-t-on à le sauver.

Tout à coup Métayer s'arrêta et laissa glisser le corps sur le sol.

— J'en ai assez, dit-il, porte-le plus loin si tu veux.

— Rangeons-le au moins contre la haie.

— Range, moi je retourne au bateau.

Mais à peine Métayer avait-il fait une dizaine de pas dans la direction de la Seine qu'il revint vivement en arrière.

— Qu'avez-vous ? lui demanda le borgne à voix basse.

— Cachons-nous vite, voici quelqu'un.

Les mariniers se jetèrent à plat ventre auprès de la haie. Moins d'une minute après, ils virent passer à vingt-cinq centimètres de leurs pieds deux paysans qui avaient sans doute été attardés dans quelque ferme voisine. L'un de ces paysans se heurta contre le corps du garçon de recettes et il s'arrêta tout à coup.

— Ah bah ! murmura-t-il.

— Qu'as-tu donc, Lamblin ? lui demanda son camarade.

— Approche-toi et tâte un peu.

— C'est, ma fine, un homme, qui est couché là.

— Oui, écoute comme il se plaint.

— Il a sans doute bu un coup de trop. Il faut aller chercher une lanterne chez le père Moirou^d ; on ne peut pas laisser ce particulier au milieu du chemin.

— Allons-y.

— Maintenant, regagnons le bateau et démarrons au plus vite, dit Métayer au borgne, lorsque les deux paysans se furent éloignés.

En ce moment, des aboiements furieux se firent entendre.

— Si ce maudit chien se met à nos trousses, nous sommes pincés, murmura Bel-Œil.

— Tiens, le voici qui arrive, attention !

VI

OU LE GREDIN SE DESSINE.

Chez Mme Lebois, la douleur avait fini par prendre des proportions effrayantes. L'effondrement était complet. Tout le monde fuyait cette maison maudite. Les ouvrières n'étaient point revenues. La petite Zizi elle-même, influencée par les commérages des voisines, parlait de retourner chez sa mère. Michel avait passé une nuit affreuse. L'idée d'avoir été trompé par Delphine le rendait fou.

— Perfide, menteuse, disait-il en se promenant fiévreusement dans la chambre. Me jouer aussi indignement ! Maintenant qu'on m'a ouvert les yeux, je me souviens. C'était mon cousin Philippe par ci, mon cousin Philippe par là. On le trouvait gentil, distingué. Et Lebois, qui savait tout cela, ne m'en a jamais rien dit. Décidément, les hommes sont mauvais et les

femmes fausses et hypocrites. Le plus sage est de vivre chacun pour soi, et quand on est las de l'existence, de se faire sauter la cervelle ! Oh ! Delphine ! Delphine ! C'est fini, je ne la reverrai jamais.

Bien convaincu que la fille de Lebois était indigne de son amour, Michel résolut de ne plus retourner chez elle. Vers cinq heures, Geneviève reçut la visite de l'agent de police Perregaud, chargé particulièrement de l'affaire. On avait visité de fond en comble l'hôtel de la rue de la Pérouse sans découvrir une trace qui fut de nature à démontrer le passage du garçon de recettes en ce lieu. Perregaud avait seulement remarqué que les dalles en marbres du vestibule paraissaient avoir été essuyées depuis peu de temps. Il venait à peine de quitter le logement, lorsqu'un coup de sonnette se fit entendre. Tout le monde tressaillit.

— C'est encore la police, murmura Geneviève ; elle ne va plus nous laisser une minute de répit.

Elle alla ouvrir en tremblant.

— Ah ! M. Courbin, dit-elle en baissant les yeux pour cacher sa confusion.

— Moi-même, ma pauvre Geneviève. Je suis sûr que vous avez déjà dit : Tout le monde m'abandonne, même M. Courbin, qui paraissait pourtant nous porter un vif intérêt.

— Nous n'avons pas le droit de nous plaindre, répliqua Mme Lebois, puisque chacun peut nous mépriser.

— Oh ! maman, fit Delphine pourpre de honte.

— Rassurez-vous, ma belle enfant, reprit l'architecte en jetant un long regard à la jeune fille. Je sais ce vous valez, et le malheur qui vous frappe augmente encore, si c'est possible, la vive affection que vous m'inspirez. D'ailleurs, il ne faut pas perdre toute espérance. Lebois est peut-être victime de quelque accident qui l'a empêché de donner de ses nouvelles. Il peut revenir tout à coup.

— Non, dit douloureusement Geneviève, nous avons à peu près la certitude de ne jamais le revoir.

— Pourtant...

— Le malheureux a perdu la tête. Vous savez qu'il nous a écrit.

— Hélas ! oui. Allons, mes chères amies, il faut avoir le courage d'en faire le sacrifice, c'est un homme à la mer.

Cette brutale conclusion provoqua des gémissements douloureux, et Delphine ne put s'empêcher de jeter un regard de colère sur Courbin.

— Ne me gardez pas rancune de ma franchise, reprit ce dernier ; j'estime qu'il y a des cas où il faut mettre résolument le fer dans la plaie.

— Je sais que vous êtes bon, monsieur Courbin, murmura Geneviève.

— Non, je suis juste, rien de plus ; mais vous m'inspirez une telle amitié que je me sens disposé à tout faire pour vous être agréable. Tenez, tout à l'heure, au conseil de la Société, j'ai décidé ces messieurs à vous laisser tranquilles.

— Oh ! merci.

— J'ai répondu de votre probité et de celle de notre chère Delphine. On vous laissera la paisible possession de vos petites économies, et l'on n'exercera aucune action civile contre ce malheureux Lebois, en dehors de la restitution de la somme qu'on pourra lui reprendre si on le rattrape, ce qui est peu probable.

— Comment pourrons-nous jamais vous témoigner convenablement notre reconnaissance, monsieur Courbin, répliqua la fleuriste en joignant les mains. J'étais sûre que vous ne nous abandonneriez pas.

— A la bonne heure ! voilà des paroles raisonnables. Prenez courage, mes chères amies, et essuyez vos larmes, car on ne peut vous adresser aucun reproche. Je voudrais bien voir que quelqu'un s'avisât de vous molester, il aurait affaire à moi, je vous le jure !

— Oh ! monsieur...

— Voici le moment de vous faire part de mes petits projets à votre égard, dit l'architecte.

—Que vous êtes bon ! C'est maintenant que je vois combien j'avais raison de faire votre éloge à tout le monde, répliqua vivement la fleuriste.

—Merci, ma bonne Geneviève. Oui, je me suis occupé de vous trouver une autre situation. Il vous est impossible de demeurer plus longtemps dans ce quartier.

—C'est vrai, et nous parlions de déménager lorsque vous êtes rentré.

—Cela prouve que tous les braves gens pensent de même. Mais abordons une question plus délicate ; il s'agit de notre chère Delphine. Où en êtes-vous de vos relations avec M. Michel Renaud ?

La jeune fille rougit et baissa la tête.

—M. Michel a fait comme les autres, répondit Geneviève d'un ton amer. Il devait nous aider de ses conseils, nous consoler, et, depuis hier matin, nous ne l'avons pas revu. Pourtant, j'avais toute confiance en son amitié.

—Ah ! il vous abandonne ; je n'aurais pas cru cela de lui, d'après ce qu'il me disait ; il parlait comme un honnête homme.

—Et il l'est, répliqua Delphine avec animation.

—Hum ! cette sortie m'indique qu'il n'a rien perdu de votre affection, reprit Courbin d'un ton légèrement railleur ; je désire qu'il la mérite réellement. Mais vous savez qu'il ne faut jamais se fier aux apparences. Fort souvent ceux qui professent avec ostentation des principes austères donnent l'exemple des plus tristes défaillances. Je ne dis pas absolument cela pour M. Renaud ; cependant il ne m'inspire qu'une confiance relative.

En entendant ces mots, Delphine releva vivement la tête ; ses joues étaient en feu et des éclairs s'échappaient de ses yeux.

—Pardonnez-moi, monsieur Courbin, de ne pas partager votre opinion, répliqua-t-elle avec énergie ; j'ignore les motifs qui ont empêché M. Michel de revenir nous voir, mais je suis sûre qu'ils ne sont pas de nature à porter atteinte à sa loyauté.

Là, là, ma belle enfant, ne vous laissez pas ainsi entraîner par les mouvements de votre cœur. Vous êtes bonne et vous ne pouvez admettre qu'on ne vous ressemble pas ; mais quand vous aurez plus d'expérience, vous modifierez vos idées ; demandez plutôt à votre mère.

—C'est vrai, fit Geneviève ; pourtant je dois reconnaître que nous avons toujours eu à nous louer de nos relations avec M. Michel.

—Qui prétend le contraire ? C'est un bon garçon, très intelligent, et paraissant tout à fait franc du collier, comme on le dit vulgairement ; mais n'oubliez pas qu'il est jeune, robuste, et qu'il a des passions.

—Des passions ? interrogea la fleuriste.

—Eh ! mon Dieu, oui. Nous en avons tous, du reste, et c'est bien heureux, seulement, il faut sagement les diriger.

—Peu à peu, Delphine devint attentive, et ce fut elle qui demanda à l'architecte s'il avait appris quelque chose de défavorable sur le compte du jeune artiste.

—Vous me voyez très embarrassé, ma chère demoiselle, répondit-il.

—Ah !

—Il paraît qu'il a retrouvé, le soir même de sa disparition, les traces de votre pauvre mari. Ça m'a semblé fort, très fort, trop fort...

—M. Michel a raconté sa découverte au commissaire de police.

—Et le magistrat n'a pas paru étonné de sa merveilleuse perspicacité ?

—Je ne sais.

—Comment ! voilà un garçon, un artiste paraissant ne s'occuper que de son travail, et qui doit par conséquent ignorer les trucs, oh ! pardon, les ruses de la police, et, du premier coup, sans aucun renseignement, il arrive en quelques heures à faire une besogne que n'aurait pu accomplir le plus habile agent de la sûreté. Cela vous paraît naturel ?

En entendant ces mots, Delphine, suffoquée par ses sanglots, ne put se maîtriser plus longtemps.

—Oh ! maman, maman ! murmura-t-elle en se jetant dans les bras de Geneviève ; je ne puis rester ici, car je souffre horriblement. Je vais dans l'autre chambre.

Elle sortit en levant les bras au ciel.

—Pauvre enfant ! dit M. Courbin en lui lançant un long regard ; dire qu'elle aurait pu tomber entre les mains d'un homme qui a peut-être contribué à causer la perte de son père !

—Que dites-vous, monsieur Courbin ? s'écria la fleuriste bouleversée.

—Là, là ! du calme. Vous avez tort de vous enflammer, ainsi à propos d'une simple supposition. Remarquez que je suis loin d'affirmer que M. Michel soit pour quelque chose dans la disparition de Célestin. Non ; je dis seulement qu'il se livre à des dépenses absolument disproportionnées avec ses ressources, et je cherche à m'expliquer où il peut prendre de l'argent. Puis, je constate avec surprise qu'il n'a pas hésité à renseigner la police sur les circonstances qui ont accompagné la fuite de votre malheureux mari. Tout à coup, il a découvert ses traces. Un juge d'instruction trouverait peut-être là-dessus des indices suffisants pour s'assurer provisoirement de sa personne, afin de le forcer à faire au moins connaître la source où il a puisé ses renseignements.

—Ah ! mon Dieu ! voilà maintenant qu'il est question d'arrêter Michel, tout cela ne rendra folle.

—Vous exagérez la portée de mes paroles, ma chère Geneviève. Encore une fois, je n'affirme rien, je cherche seulement à démêler un peu de vérité dans tous ces mystères. Du reste, le parti le plus court à prendre en ce moment est de garder une vigoureuse réserve. Ne parlez à personne de ce que je viens de vous dire. Seulement, si M. Michel revient vous voir, congédiez-le sans entrer dans aucune explication. Il serait peut-être même bon de prendre l'initiative à ce sujet.

—Oui, monsieur Courbin, vous avez raison ; il faut lui écrire, car nous n'aurions jamais le courage de lui dire que nous ne voulons plus le recevoir.

—Tranquillisez-vous ; j'irai moi-même le trouver de votre part, et je lui conterai la chose en douceur.

—Surtout, ne lui faites pas de peine, car malgré ses torts, je sens que j'ai toujours un peu d'amitié pour lui.

—Je vous reconnais bien à ce trait, bonne Geneviève. Mais puisque cette affaire est à peu près terminée, parlons de votre avenir.

—Notre avenir, dit la pauvre femme, il sera certainement malheureux. Enfin, nous souffrirons nos peines avec résignation.

—Permettez-moi de ne pas penser comme vous. Le temps, qui calme tout, finira aussi par vous consoler. La première chose à faire est de quitter le quartier. Hier, j'ai vu une dame respectable, à laquelle j'ai eu l'occasion de rendre quelques services à l'époque de la mort de son mari, et je lui ai parlé de Mlle Delphine.

—Ah ! fit Geneviève en relevant la tête.

—Elle tient un joli magasin de parfumerie, rue de la Paix, pour le compte d'une grande fabrique des environs de Grasse, et elle a besoin, en ce moment, d'une demoiselle apte à la coudre. Votre charmante fille lui conviendrait parfaitement. Dans cette situation, Delphine oublierait bien vite son artiste, qui, après tout, est un assez mauvais parti ?

—Oh ! monsieur Courbin, comment vous témoigner...

—Chut ! Votre repos est la seule récompense que j'ambitionne. Que voulez-vous, on n'est pas maître de ses sympathies, et dès le premier jour où j'ai mis les pieds ici, j'ai éprouvé pour vous une sincère affection. J'espère que Delphine acceptera la position que je lui offre. Quant à vous, ma chère Geneviève, l'affaire est arrangée.

—Comment cela ?

—Ce matin j'ai loué deux jolies petites chambres avec une cuisine, chaussées du Main, à Montrouge, où vous pourrez aller vous installer dès demain. Enfin, je me suis arrangé avec

un grand magasin de nouveautés pour vous procurer du travail pendant toute l'année. Hein ! Est-ce votre affaire ? Vous voyez bien que je m'occupe de vous...

Mme Lebois était une personne d'une parfaite loyauté, d'un caractère crédule et d'une vive sensibilité ; aussi remercia-t-elle avec effusion son généreux protecteur. Pour interrompre ses élan, qui semblaient le gêner, ce dernier lui dit :

— Bien, très bien ! mais c'est assez, et pendant que nous y sommes, réglons encore la question d'argent. Vous possédez, je crois, quelques économies ?

— Oui, monsieur Courbin. Nous avons pour trois mille francs d'actions sur la Ville et pour deux mille francs de Petites Voitures.

— Félicitations bien sincères, je ne vous croyais pas si riches, et je me proposais même de vous offrir la somme nécessaire pour payer votre propriétaire.

— Oh ! merci cent fois, monsieur Courbin,

— Le conseil de la Société a bien décidé qu'on vous laisserait tranquilles ; mais vous savez, il peut changer d'avis, et dame ! il aurait le droit d'exercer contre vous une action civile qui ne manquerait pas de vous ruiner.

— Eh bien ! que ces messieurs prennent tout ; je regrette seulement de n'avoir pas une fortune qui me permette de les indemniser.

— Taisez-vous donc, est-ce qu'on fait ces choses-là ?

— Cependant.

— Je suis plus compétent que vous dans la question, ma chère Geneviève. Au lieu de vous dessaisir de vos économies, il faut au contraire les déposer en lieu sûr, hors des atteintes des huissiers.

Mme Lebois regardait l'architecte avec surprise ; elle ne paraissait pas bien comprendre ce qu'il disait.

— Vous croyez qu'il est nécessaire de déposer ces valeurs entre les mains de quelqu'un ? demanda-t-elle.

— Evidemment.

— Alors, voulez-vous vous en charger ?

— Non, non, c'est impossible. En qualité de membre du conseil de la Société lutécienne, cela m'est interdit, je dois même ignorer ce que vous ferez. Cependant je veux bien vous donner un renseignement.

— Je vous écoute, monsieur Courbin.

— Il existe, boulevard Sébastopol, une petite maison qui n'a l'air de rien, mais qui manie des millions, la Société des schistes grecs. Portez vos économies là-dedans, et non seulement elles seront en sûreté, mais on vous y paiera de gros intérêts, le douze ou le quinze pour cent.

— Oh ! vous êtes notre providence.

— Tenez, ma chère Geneviève, voici l'adresse. Il est inutile de dire que vous venez de ma part, à cause de ma situation à la Société lutécienne.

Après quelques explications complémentaires, l'architecte engagea Mme Lebois à s'occuper tout de suite de son déménagement. La semaine suivante, lorsqu'elle serait installée chaussée du Maine, il devait aller prendre Del, hine pour la présenter dans le magasin de parfumerie. Il n'oublierait pas non plus de faire la démarche projetée auprès de Michel.

VII

UN INDICATEUR.

Quelques jours après cette visite, Courbin se promenait le matin dans son cabinet en jetant de temps en temps un regard sur la pendule. Il devait aller prendre à dix heures Mme Lebois et Delphine, installées dans leur nouveau petit logement de la chaussée du Maine préparé par ses soins, pour les conduire chez Mme Hermance, la gérante du magasin de parfumerie de la rue de la Paix où il se proposait de faire entrer la jeune fille.

Jeannette vint lui dire qu'un visiteur inconnu désirait lui parler à l'instant.

— Quelle est la tournure de cet homme ? demanda-t-il d'un ton inquiet.

— Oh ! c'est un vrai monsieur, il ressemble au nouveau propriétaire.

— Vous a-t-il dit son nom ?

— Nenni, répondit Jeannette, il m'a seulement donné ça...

— Allons donc, idiot ! fit Courbin en prenant vivement la carte du visiteur. M. Franzin, murmura-t-il, le mari de Léonine, je ne l'ai jamais vu : que peut-il me vouloir ?

Il ordonna à Jeannette d'introduire ce monsieur. M. Franzin était un grand gaillard d'environ trente-cinq ans, aux traits intelligents et portant une moustache blonde relevée en crochets. Il était vêtu avec une remarquable élégance.

— C'est à M. Courbin que j'ai l'honneur de parler ? dit-il en s'inclinant respectueusement.

— Oui, monsieur, puis je savoir ?

— Mille pardons. Comme j'ai des choses fort importantes à vous communiquer et que ce sera un peu long, je vous demanderai la permission de prendre un siège.

Sans attendre la réponse de l'architecte, le visiteur s'établit dans un fauteuil et se mit à fouetter le bas de son pantalon avec sa canne. Courbin, fort soucieux, s'assit derrière son bureau.

— Mon nom ne vous est pas inconnu, dit le nouveau venu, car vous daignez honorer Mme Franzin, ma femme, de votre amitié.

— Mme Franzin m'accorde, en effet, la faveur de me recevoir, répliqua l'architecte, rentrant en possession de son sang-froid, et j'ai toujours regretté, monsieur, de ne pas avoir le plaisir de vous connaître.

— Vous avez écrit à ma femme ?

— Hum !... oui... peut-être...

— Vous avez compromis madame Franzin et je veux une réparation.

— A vos ordres, monsieur.

— Oh ! entendons-nous, pas de duel. C'est 30,000 francs.

— Comment ?

— Je dis que je tiens ces lettres à votre disposition moyennant 30,000 francs.

— Vous êtes fou, monsieur, ou plutôt vous ne me connaissez pas. Où diable voulez-vous que je trouve 30,000 francs ?

— Dans la caisse où vous avez rencontré les 85,000 francs qui vous ont servi à retirer des mains de Chamourac le billet revêtu de la fausse signature Minard et Cie, répondit Franzin avec un calme parfait.

Un flot de sang monta aux tempes de Courbin, et il jeta un regard de terreur sur le mari de Léonine.

— Ainsi, vous jetez le masque, balbutia-t-il, et vous venez tout simplement me faire chanter.

— Ah ! fi monsieur ! de quelle expression vous servez-vous là ? il faut laisser ce langage à la canaille ; des gens comme nous ne doivent jamais avoir de tels mots dans la bouche.

— Avouez que vous êtes venu ici dans l'intention de vous moquer de moi ; fit l'architecte en branlant la tête.

— Abandonnez cette opinion. Je suis au contraire mê par de vifs désirs de conciliation, et je serais désolé de vous quitter sans m'être entendu avec vous.

— Plus je vous écoute et moins je comprends le mobile qui vous fait agir. Vous venez me mettre le couteau sur la gorge.

— Allons donc.

— C'est presque une fortune, cela.

— Oui ; aussi, lorsque vous m'aurez remis cette somme, je monterai une affaire que j'ai en vue depuis longtemps.

— Vous êtes fou, certainement.

— Vous n'en croyez rien, répliqua Franzin en souriant.

— Je vous répète encore que je suis pauvre, très pauvre ; la dot de ma femme est mangée depuis longtemps, et je ne trouverais pas 1,000 francs sur ma signature.

— Pardon ! je suis sûr que vous avez des ressources.

— Quelles ressources ?

— Celles qui vous ont permis de rembourser Chamourac et de lui faire, en outre, cadeau d'une gratification royale.

Courbin baissa la tête et garda le silence : de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur ses joues et descendaient jusque sur le col de sa chemise. On voyait qu'il était en proie à une violente agitation. Franzin suivait ses mouvements avec une grande attention, et il avait remis la main sur la crosse de son revolver. Au bout d'une minute, l'architecte se redressa et dit avec résolution :

— Vos exigences étant hors de proportion avec mes moyens, je renonce à rentrer en possession de mes lettres ; puisque vous refusez de vous battre, adressez-vous à la justice.

— C'est votre dernier mot ?

— Oui, et comme j'ai une voiture qui m'attend à la porte pour me conduire à un rendez-vous d'affaires, je vous demande la permission de me retirer.

— Eh bien ! cette permission je ne vous l'accorde pas.

— Prenez garde de me pousser à bout, répliqua Courbin en serrant les poings avec rage.

Franzin fit alors un pas vers l'architecte et lui dit à voix basse :

— Vous ne connaissez qu'une moitié de mon nom ; quand je vous aurai dit l'autre, vous changerez de langage.

— Eh ! que m'importe ; pour la dernière fois, laissez-moi tranquille.

— Pardon, cela vous intéresse beaucoup plus que vous ne le supposez ; je me nomme Franzin, dit Follard.

— Follard ? répliqua l'architecte ; si vous possédez une célébrité quelconque, elle n'est pas venu jusqu'à moi.

— Cela m'étonne profondément, mon cher monsieur ; Follard est connu de tout le monde interlope. Enfin, tel est le nom que je porte à la préfecture de police.

— A la préfecture de police, répliqua Courbin en tressaillant.

— Hélas ! oui. La fatalité, qui poursuit les anciennes familles, s'est acharnée sur la mienne, et c'est pour faire face aux dures nécessités de la vie que j'ai dû me résigner à exercer le métier d'agent auxiliaire, c'est-à-dire d'indicateur.

— Quoi ? vous appartenez à la police ? demanda l'architecte fort troublé.

— Oui, mon cher monsieur, mais je travaille en indépendant, en solitaire, sans mandat officiel, ce qui me permettra de vous être utile, le cas échéant.

— Merci, je n'ai nul besoin de vos services.

Courbin faisait des efforts incroyables pour rester calme ; mais l'expression de sa physionomie démontrait qu'une violente tempête grondait dans son cerveau.

— Il s'agit d'une affaire à laquelle vous êtes au moins mêlé.

— Expliquez-vous, dit l'architecte, qui devint écarlate.

— Je m'occupe de rechercher dans quelles conditions a eu lieu la disparition de Lebois, le garçon de recettes de la Société lutécienne.

— Ah !

— Vous devez être au courant de ce qui s'est passé, car vous étiez l'ami, ou plutôt le protecteur de cet homme.

— Son compatriote, rien de plus, bégaya Courbin devenant subitement humble et timide.

— D'après mes renseignements particuliers, je crois que vous pouvez me dire le nom de l'individu qui a accosté Lebois à sa sortie de la maison Faixhon et Cie, rue de Miromesnil, et qui l'a ensuite accompagné ou conduit dans le petit hôtel de la rue de la Pérouse.

L'architecte ressentit un tremblement dans les jambes qui le força à s'appuyer sur son bureau pour se soutenir.

— Vous ne répondez pas ?

— J'ignore ce que vous me demandez.

— Eh bien ! j'ai la prétention de combler les lacunes de votre mémoire, reprit Franzin, ou plutôt Follard. Tenez, cher monsieur, reconnaissez-vous ceci ?

L'indicateur présenta à Courbin la bande d'un journal financier portant son nom et son adresse.

— C'est une bande à mon adresse, comme j'en ai plusieurs douzaines dans cette corbeille, répondit l'architecte ruisselant de sueur.

— Oui, mais celle-ci s'est échappée de votre poche au moment où vous êtes monté en voiture avec Lebois, rue de la Pépinière.

— C'est faux ! s'écria Courbin en donnant les marques d'une vive indignation. Je proteste de toutes mes forces contre cette abominable calomnie !

— Là, là, calmez-vous ; vos protestations sont inutiles ; cette bande a été ramassée par un gamin de la rue de la Pépinière désireux de savoir votre nom. Je l'ai interrogé longuement à ce sujet, sans lui faire connaître le motif de mon enquête, et il vous a si bien peint qu'il n'hésiterait point à vous reconnaître, malgré le large chapeau sous les bords duquel vous cherchiez à cacher vos traits.

Rendu muet par l'assurance narquoise de Follard, l'architecte lui eût certainement fait un mauvais parti si l'agent n'avait pas été armé.

— On est sûr maintenant au Palais de Justice que le garçon de recettes a été attiré dans un guet-apens et assassiné, reprit le mari de Léonine.

— Rien ne le prouve, balbutia Courbin, s'efforçant de rappeler son sang-froid ; tout démontre, au contraire, qu'il s'est enfui avec l'argent, notamment la lettre qu'il a écrite à sa femme.

Cette lettre a été examinée avec attention pour la troisième fois par un expert calligraphe, et son rapport déclare formellement qu'elle n'est pas de la main de Lebois.

— Et qui donc aurait pris la peine de commettre un faux de cette nature ? demanda l'architecte, impuissant à ramener le calme dans son esprit.

— L'homme qui l'a attiré dans un guet-apens pour le dépouiller.

— Encore une fois, Lebois s'est enfui, et il doit se moquer en ce moment de la naïveté des magistrats qui croient qu'on l'a assassiné.

— Vous êtes dans l'erreur, cher monsieur Courbin, Lebois est mort. Je vais vous confier à ce sujet un secret que la police s'est bien gardée de répandre.

— Quel secret ? demanda l'architecte, se promenant dans son cabinet avec une véritable frénésie.

— Il faut d'abord me promettre de ne parler de cela à personne.

— Je serai muet.

— Eh bien ! on a découvert dans le petit hôtel de la rue de la Pérouse, où l'inconnu qui vous ressemble a conduit le garçon de recettes, un morceau de drap arraché violemment au collet de l'habit de Lebois, et portant les initiales S. L. brodées en argent.

Cette nouvelle acheva de terrasser Courbin, et il se laissa tomber dans un fauteuil en se couvrant le visage avec ses mains.

— Ce morceau de drap était maculé de légères taches de sang, reprit Follard ; il y a donc eu lutte, et lutte terrible entre Lebois et son assassin ; et c'est ce dernier qui a été victorieux, puisqu'on n'a plus entendu parler du garçon de recettes.

— C'est une histoire perfide inventée par mes ennemis pour me perdre, murmura l'architecte d'une voix étranglée. Je jure que j'ignore ce que le malheureux Lebois est devenu.

— Et moi, je suis sûr que vous l'avez tué pour le dépouiller, répliqua Follard d'un ton ferme. Je n'ai pas encore fait connaître au chef de la sûreté ce que j'ai appris sur cette affaire ; mais lorsque j'aurai appelé son attention sur vous, et que je l'aurai engagé à vous demander où vous avez pris l'argent nécessaire pour retirer le faux billet qui était entre les mains du vieux Chamourac, il n'hésitera pas une minute à vous faire arrêter. N'est-ce pas votre opinion ?

Ecrasé par l'assurance de Follard, Courbin ne put trouver un mot pour essayer de prouver son innocence. Il se sentait perdu.

— Vous voyez bien, mon cher monsieur, que j'ai eu raison de ne pas vous accorder la permission d'aller à vos affaires.

Courbin garda encore un instant le silence, puis tout à coup il releva la tête.

—Puisque vous ne m'avez pas dénoncé, et que, au lieu de me faire arrêter, vous tenez à me prouver que mon sort est entre vos mains, vous êtes venu ici pour me proposer un arrangement ? dit-il.

—Oui ; je vous ai d'abord offert de vous rendre votre correspondance moyennant 30,000 francs.

—Affaire conclue, reprit Courbin d'un ton bref.

—Je savais bien que vous finiriez par vous montrer raisonnable ! s'écria Follard réellement joyeux de l'aubain.

—En traitant avec vous, je vous oblige à épouser mes intérêts, et je suis sûr que, loin de songer à me livrer à la justice, vous supprimez déjà la somme que votre collaboration à mes affaires vous rapportera ?

—C'est vrai, dit l'agent auxiliaire. Je vous avouerai que mes fonctions d'indicateur me plaisent médiocrement. Je rêve de me procurer un petit capital qui puisse me permettre d'emmener Mme Franzin loin de Paris... Un joli chalet avec sept à huit mille livres de rentes autour, voilà ce que j'ambitionne. Vous voyez, mon cher monsieur, combien mes désirs sont modestes.

A partir de cet instant, les rôles furent intervertis et Courbin reprit toute son assurance.

—Vous êtes un homme d'esprit, Follard, dit-il à l'agent, et puisque la nécessité m'oblige à m'adresser à un tiers pour assurer ma sécurité, je suis heureux de vous avoir rencontré.

—Oh ! monsieur Courbin.

—Sans entrer dans des explications, parfaitement inutiles, du reste, au sujet de la disparition de Lebois, je désirerais me mettre tout à fait à l'abri des tracasseries de la police. Vous voyez que je joue cartes sur table avec vous.

—Je vous remercie de votre confiance, et j'espère que vous ne vous repentirez point de me l'avoir accordée.

—Connaissez-vous bien tous les détails de cette disparition ?

—Je viens de vous prouver que j'ai étudié l'affaire.

—C'est juste. Alors, ne pourrait-on pas faire peser les soupçons de culpabilité sur... Aidez-moi donc un peu, Follard.

—Sur un jeune homme, peut-être ?

—Oui.

—Qui était fiancé à Mlle Lebois ?

—Précisément.

—Et qui se nomme Michel Renaud ?

—Mon cher ami, vous auriez tort de quitter la carrière à laquelle vous faites tant d'honneur. Si vous la poursuivez, je vous prédis de grands succès.

—Je préfère le pot-au-feu bien garni à la gloire, et puis je vous le répète, j'ai pris énergiquement la résolution de soustraire Mme Franzin à l'atmosphère de Paris.

—Ces sentiments démontrent la rectitude de votre esprit. En un mot comme en cent, trouvez le moyen de compromettre notre homme en le signalant à la justice comme l'assassin du malheureux garçon de recettes, et j'ajouterai un fort appoint aux trente mille francs que je vais vous remettre.

—Nous voilà enfin sur un terrain pratique, dit Follard en branlant la tête.

—Je crois même que j'irais jusqu'à doubler cette somme en cas de succès.

—Nous nous entendons sur le but à atteindre, je le reconnais, répondit l'agent, mais je suis surpris de notre divergence d'opinion à l'égard du chiffre de l'indemnité que vous vous proposez de m'allouer. Vous n'avez pas réfléchi à l'importance du service que vous réclamez de moi ; sans cela vous reconnaîtriez que je n'exagère pas mes prétentions en vous demandant cent cinquante mille francs, en dehors des trente mille francs convenus.

Courbin fronça les sourcils et parut, pendant un instant, en proie à une vive lutte intérieure. Il reconnut probablement la nécessité de céder, car il reprit bientôt d'un ton résolu :

—La somme que vous exigez en échange de vos services est énorme ; néanmoins, je promets de vous la remettre le jour où Michel Renaud paraîtra sur les bancs de la cour d'assises, sous la prévention d'avoir assassiné Célestin Lebois.

Les yeux de Follard étincelèrent, et il donna les marques d'une vive satisfaction ; mais tout à coup ses traits se rembrunirent.

—Promettre et tenir sont deux, dit-il ; quelle garantie m'offrez-vous ?

—Ma signature.

—Je ne pourrais m'en servir sans me perdre, murmura le mari de Léonine. Ah bah ! l'affaire vaut bien la peine qu'on s'expose à quelque danger pour la faire réussir ; d'ailleurs, vous avez un intérêt capital à rester fidèle à vos engagements. C'est entendu, écrivez ce que vous venez de me dire, nous chercherons ensuite les moyens de "couler" ce pauvre Michel.

—Ainsi vous croyez que vous parviendrez à le faire arrêter ?

—J'en suis sûr.

—Eh bien ? trouvez-vous ce soir à sept heures devant l'entrée du palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées ; nous dînerons ensemble dans quelque restaurant de ce quartier et vous me ferez part de vos plans.

—C'est convenu. Mais terminons d'abord notre première affaire : voici vos lettres, donnez-moi mes 30,000 francs.

Courbin s'exécuta d'assez mauvaise grâce, et il parut fort intrigué lorsqu'il vit Follard examiner avec attention les numéros des billets de banque qu'il venait de lui remettre et consulter ensuite les notes de son calepin.

—Que faites-vous ? lui demanda-t-il.

—Une excellente besogne, mon cher associé, car nous sommes associés maintenant, et je suis fier d'un tel honneur. Ah ! j'en étais sûr.

L'agent éleva triomphalement une liasse de dix billets de mille francs réunis par une épingle.

—Je ne vous comprends pas, fit l'architecte inquiet.

—Ces 10,000 francs ont été remis à Lebois par la maison Hébrad et Cie, rue Richer, le jour de sa disparition.

—Je vous assure...

—Inutile de nier, cher monsieur, cette maison enregistre les numéros de tous les billets de banque qui entrent dans sa caisse ou qui sortent de chez elle, et elle a communiqué au chef de la sûreté les numéros des billets touchés par Lebois ; ce sont bien ceux de cette liasse...

Malgré son aveu tacite de culpabilité, Courbin baissa la tête avec embarras devant cette preuve matérielle de son crime.

—Et pourquoi vous réjouissez-vous d'avoir découvert ces billets ? demanda-t-il à Follard.

—Parce qu'ils vont me servir dans le complot que je dresse contre M. Michel Renaud.

—Je ne saisis point.

—Je vous expliquerai cela ce soir, cher monsieur ; en attendant, remettez-moi dix autres mille francs, car ceux-ci vont être jetés en pâture à cette ogresse qu'on appelle la justice.

Les deux coquins se séparèrent un quart d'heure plus tard, après avoir pris leurs petits arrangements. L'architecte sauta dans la voiture qui l'attendait depuis longtemps déjà devant sa porte, et il arriva chez Mme Lebois à onze heures moins un quart.

VIII

FOLLARD SÈNE

Michel Renaud occupait, rue de Dunkerque, un modeste appartement situé au quatrième étage. La première pièce, au fond de laquelle se trouvait une grande alcôve masquée par deux portières le Karamanie, lui servait tout à la fois d'atelier et de chambre à coucher. Une petite salle à manger meublée fort simplement, séparait cette pièce de la chambre de Mme Brard.

Mme Brard était une vieille dame d'une soixantaine d'années, veuve d'un employé des postes et cousine germaine de la mère du jeune graveur. Lorsque ce dernier devint orphelin, à l'âge de quinze ans, Mme Brard, qui n'avait pas d'enfants, le recueillit chez elle et lui prodigua des soins réellement maternels. Michel ne tarda pas à éprouver pour cette excellente

personne la plus vive affection et il la regarda bientôt comme sa seconde mère. Maman Brard, comme il se plaisait à l'appeler, n'avait que d'infimes ressources ; pourtant elle trouva le moyen de le faire entrer au lycée Charlemagne et de l'y maintenir jusqu'à ce qu'il eût terminé ses études.

Se sentant des aptitudes spéciales pour le dessin et la gravure, Michel se mit au travail avec ardeur et devint bientôt un artiste d'un certain mérite. Il s'installa alors rue de Dunkerque avec sa vieille cousine, et parvint en peu de temps à se faire une sérieuse clientèle chez les éditeurs et dans les bureaux des journaux illustrés. Il fut alors heureux de pouvoir procurer, avec le fruit de son travail, un peu d'aisance et de douceur à l'excellente maman Brard, qui s'était si généreusement sacrifiée pour lui.

Au moment de la disparition du garçon de recettes, l'artiste et sa vieille parente jouissaient d'un bonheur paisible que rien ne paraissait devoir altérer. Tout au contraire, Michel Renaud se préparait à épouser Mlle Delphine Lebois. Il avait fait connaissance de la famille du garçon de recettes quelques années auparavant, dans une circonstance où ce dernier lui avait rendu de ces services qu'on n'oublie point. Le jeune artiste s'était attardé dans le bureau d'un journal illustré pour rectifier un bois, et il rentrait chez lui à une heure du matin, lorsqu'il fut tout à coup attaqué au coin de la rue Trévise par quatre rôdeurs qui, malgré son énergique résistance, parvinrent à le terrasser. Ces coquins se disposaient à lui broyer le visage à coups de talons pour étouffer ses cris quand Lebois arriva sur le lieu de la lutte. Armé d'un énorme gourdin et doué d'une force peu commune, le garçon de recettes tomba à bras raccourcis sur les rôdeurs et les mit promptement en fuite. Il releva ensuite Michel, dont les blessures n'étaient heureusement pas graves, et le reconduisit chez lui.

A partir de cet instant, le jeune artiste fréquenta assidûment la famille Lebois, et peu à peu il sentit naître dans son cœur une vive affection pour Delphine. La jeune fille était réellement digne des hommages d'un honnête garçon. Non seulement elle était admirablement belle, mais elle avait le cœur généreux, l'esprit cultivé et l'âme remplie de sensibilité. Aussi la recherche de Michel la combla de joie, et ce fut les yeux mouillés par des larmes de bonheur qu'elle avoua ses sentiments à sa mère. Mme Brard avait beaucoup d'estime pour la famille du garçon de recettes, et lorsque le jeune artiste lui fit part de ses projets de mariage, elle le félicita vivement de son choix.

—Hâte-toi de m'amener cette chère enfant, que j'aime déjà comme si elle était ma fille, lui dit-elle, je me fais vieille et j'ai besoin de me retremper au contact de la jeunesse.

On comprend quelle fut l'étendue de l'affliction de la digne femme lorsqu'elle apprit l'affreux malheur qui venait de frapper la famille Lebois. Elle se rendit chez la fleuriste et mit en jeu toute son éloquence pour essayer de consoler les deux infortunées. Mais les malheureux sont fort susceptibles, et ils n'aiment point à ce qu'on exhibe leurs misères devant eux.

Tout en se montrant reconnaissant de la démarche de Mme Brard, la fleuriste lui fit comprendre que sa présence chez elle la gênait, et la vieille cousine de l'artiste n'osa plus lui offrir ses services.

En voyant l'insuccès des recherches de la police, Michel Renaud s'efforça de se désintéresser des affaires de la famille Lebois. La pensée que Delphine, cette jeune fille qu'il adorait, l'avait odieusement trompé, le mettait parfois dans une fureur indescriptible. Lorsqu'il se trouvait seul, il poussait des cris de rage, se promettait de provoquer Philippe Mauduit à son retour de l'armée et de le tuer, puis d'aller ensuite se donner la mort devant son infidèle. Quand Mme Brard le surprenait dans ses moments d'exaltation, il balbutiait quelques mots insignifiants, et tombait ensuite dans une morne et silencieuse tristesse qui mettait le désespoir au cœur de la pauvre femme.

Au moment où Follard dressait son complot avec Courbin, le jeune graveur songeait à faire des démarches pour s'expa-

trier. Le séjour de Paris lui était devenu odieux, et comme il craignait de ne pas recter maître de ses actions, en continuant à habiter le lieu où se trouvait Delphine, il voulait mettre la mer entre lui et ses tentations de vengeance. Michel Renaud se proposait de se rendre à New-York, où il connaissait deux ou trois jeunes gens qu'il avait rencontrés autrefois sur les bancs de l'École des beaux arts. Dernièrement encore, le jeune artiste avait eu l'occasion de voir plusieurs fois un éditeur d'estampes qui l'avait fortement engagé à l'accompagner en Amérique. Mme Brard ne tenait point à quitter Paris, où elle était née ; pourtant elle ne put se décider à se séparer de Michel et elle résolut de partir. Elle avait été aussi surprise qu'indignée en apprenant la prétendue inconduite de Delphine, et loin d'engager le jeune artiste à prendre des renseignements pour contrôler les affirmations de Courbin, elle lui conseilla tout d'abord de ne plus chercher à revoir l'infidèle.

Un soir, Mme Brard et Michel avaient dirigé leur promenade du côté de la place de la République. Le temps était beau et les arbres du boulevard Magenta commençaient à étaler orgueilleusement leurs panaches de verdure. Le jeune homme et sa vieille cousine n'avaient, depuis quelque temps, que deux sujets de conversation. Ils s'entretenaient du malheur arrivé au garçon de recettes, car ils avaient la ferme conviction qu'il était tombé sous les coups d'un assassin, ou ils parlaient de l'audacieuse hypocrisie de Delphine. Mue par un sentiment de commisération, Mme Brard essaya cette fois de défendre la réputation de la jeune fille, Michel baissa la tête et serra ses poings avec colère.

Si elle ne m'avait pas odieusement trompé, elle aurait déjà tenté de me revoir, dit-il. Tenez, maman Brard, n'essayez pas de la défendre et occupons-nous de nos préparatifs de départ. Je ne serai un peu calme que lorsque l'Océan me séparera d'elle.

Cette conversation revenait à chaque instant et ne servait qu'à aigrir le caractère de l'artiste.

—Alors cherche à oublier Mlle Lebois, reprit la vieille cousine. Tu aurais peut-être bien fait d'essayer de te marier avec une autre, au lieu de songer à quitter Paris.

—Me marier avec une autre ? Vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites, maman Brard. Quoi ! j'irais m'exposer de nouveau à servir de jouet aux caprices d'une coquette ? Jamais, entendez-vous bien, jamais Michel Renaud n'aimera une autre femme. C'est fini, j'ai le cœur cassé et personne n'a le pouvoir de le raccommoier.

—S'il en est ainsi, mon pauvre ami, il n'y a plus à hésiter, partons.

—Oui, partons. Quittons au plus vite le lieu où elle respire. Demain je réglerai mes derniers comptes ; dans trois jours nous vendrons le mobilier et la semaine prochaine nous monterons à bord du transatlantique en partance pour New-York.

Pendant que Michel Renaud et sa vieille cousine s'entretenaient de leurs projets, tout en se dirigeant à petits pas vers la place de la République, un individu dont le bas du visage était caché par une forte barbe brune, entra précipitamment dans la maison habitée par le jeune artiste et montra à la concierge une de ces boîtes noires dans lesquelles les courtiers en bijoux placent leurs échantillons. Il y avait au troisième un commissionnaire dont la porte était constamment assiégée, soit par les petits fabricants, soit par les courtiers. La concierge était tellement habituée à voir passer devant la porte de sa loge des gens se rendant chez ce commissionnaire, qu'elle ne tournait même pas la tête de leur côté. L'homme qui venait d'entrer dans la maison était vêtu à peu près décentement, et il n'aurait pas attiré l'attention si, au lieu d'avoir la tête couverte d'un feutre à grands bords qui lui cachait le haut du visage, il avait été coiffé d'un chapeau ordinaire. Il monta l'escalier à pas lents, en jetant de temps en temps des regards par dessus la rampe pour voir s'il n'était point suivi. Lorsqu'il fut arrivé devant la porte du commissaire, il se rangea

pour livrer passage à un jeune garçon qui lui dit d'un ton familier :

—Vous avez de la chance, M. Lambrou n'est pas encore parti ; il y a cependant plus de deux heures que les bureaux sont fermés. Entrez vite.

—Moi, ci, vous êtes bien bon, répliqua l'inconnu en feignant de chercher à ouvrir sa boîte.

Mais, au lieu de se diriger vers la porte du commissionnaire, il s'assura que le jeune garçon n'était plus dans l'escalier, puis il monta rapidement au quatrième et s'arrêta sur le carré.

—C'est ici, se dit-il, en jetant un regard rapide sur une petite plaque en cuivre portant le nom de Michel Renaud. Le moment est favorable ; l'artiste est en promenade avec la vieille, j'ai tout le temps nécessaire pour faire ma petite opération.

L'inconnu tira un trousseau de clefs de sa poche, il en essaya deux sans succès, mais à la troisième tentative, la porte s'ouvrit et il la fit rouler silencieusement sur ses gonds. Il la referma ensuite avec beaucoup de précaution après qu'il se fut introduit dans l'appartement ; puis il ouvrit sa boîte, dans laquelle se trouvait une petite lanterne sourde, alluma cette lanterne et se mit ensuite à examiner le local.

—C'est l'atelier du jeune homme, murmura-t-il ; voici sa table de travail, sa bibliothèque, ses modèles. Son lit doit être derrière ces tapisseries. Parfait, je ne m'étais pas trompé. Il s'agit de dresser d'une façon intelligente mes petites batteries.

Le visiteur mystérieux fit le tour de la pièce en examinant tous les meubles, et il arriva auprès d'une vieille glace de Venise devant laquelle il s'arrêta.

—Eh bien ! franchement, je défie l'agent le plus habile de me reconnaître, dit-il.

Il souleva en même temps l'épaisse toison brune qui lui cachait le bas du visage, et mit à nu le menton de Follard, l'associé de Courbin.

—Mais il ne s'agit pas de me faire des mamours dans les glaces, reprit-il, il faut terminer ma besogne. Ah ! voici précisément ce que je cherchais.

L'agent auxiliaire examina pendant deux ou trois minutes un de ces bahuts de chêne en forme de coffre qu'on trouve aujourd'hui dans les boutiques de marchands de meubles anciens.

—Heureusement, il n'est pas méchant, dit-il en choisissant une clef dans son trousseau ; on doit pouvoir ouvrir ça comme si c'était fermé au loquet.

Il ne se trompait point, car en un tour de main, il fit glisser le pêne. Après avoir soulevé le couvercle du bahut, Follard fit l'inventaire des objets qu'il contenait. Il retourna des vêtements, du linge, puis il découvrit au fond du coffre une petite cassette en fer qui n'était pas fermée à clef. Cette cassette était remplie de papiers de famille, de dossiers et d'actes de l'état civil.

—Voilà mon affaire, dit Follard.

Et au lieu de s'emparer des objets qu'il avait à sa disposition comme le font les escarpes classiques, l'agent auxiliaire, agissant en véritable fantaisiste, prit dans sa poche la liasse de dix billets de banque de 1,000 francs qu'il s'était fait remettre par Courbin et la glissa sous le tas de papiers.

—C'est bien dur, dit-il en poussant un long soupir de se voir obligé de jeter ainsi dix mille francs à la mer. Enfin, il faut savoir semer pour recueillir.

Il referma la cassette, puis le coffre, et se dirigea ensuite vers la table de travail de Michel.

—Ceci est ce que nous appelons en termes distingués le coup de chien, dit-il ensuite. Ça ne paie pas de mine, mais ça procure un effet bœuf sur ces messieurs du parquet.

Follard tira le tiroir de la table de travail de l'artiste et plaça tout au fond, sous un paquet de cartes de visite, un gros couteau composé d'une lame ordinaire, d'un canif, d'une scie, d'un poinçon et d'un tire-bouchon. C'était le couteau du garçon de recettes.

—Maintenant que je me suis acquitté de ma mission avec toute la délicatesse désirable, se dit-il, je n'ai plus qu'à me retirer.

Follard s'assura qu'il n'avait pas dérangé les meubles et qu'il ne restait aucune trace de son passage sur le parquet. Il éteignit ensuite sa lanterne, la replaça dans sa boîte à bijoux, ouvrit sans bruit la porte du carré et s'éloigna, après avoir donné consciencieusement deux tours à la serrure, sans doute pour mettre l'appartement qu'il venait de visiter à l'abri des malfaiteurs. Il descendit lentement l'escalier et s'inclina respectueusement en passant devant la portière, qui lui dit d'un ton protecteur :

—Je suis bonne femme, moi, je ne ferme pas ma porte à neuf heures, comme le concierge de la maison à côté, pour empêcher les braves gens de gagner leur vie. Vous avez fait votre affaire avec M. Lambrou, hein ? Allons tant mieux.

Follard s'inclina légèrement et gagna la rue sans tourner la tête. Michel Renaud ne songeait qu'à faire le plus promptement possible ses préparatifs de départ. Il avait hâte de s'éloigner de Delphine, à laquelle il ne pouvait penser sans éprouver une sombre fureur. Le lendemain, il prévint sa concierge de ses intentions. Il lui paya le terme courant et un terme à échoir, afin de pouvoir disposer de son mobilier. Il se rendit ensuite dans l'agence maritime de la rue Taitbout pour s'assurer de l'époque précise du départ des transatlantiques à la destination de New-York. Le jeune artiste éprouvait tellement le besoin de se désintéresser de tout ce qui était relatif à la famille Lebois, qu'il évitait avec soin de lire la chronique judiciaire des journaux. Aussi ignorait-il le changement qui s'était opéré dans l'esprit des magistrats au sujet de la disparition du garçon de recettes. Il ne savait pas que la lettre incriminant ce malheureux avait été reconnue pour être une pièce fautive et qu'on en recherchait l'auteur.

—Je ne m'étais pas trompé, dit-il à Mme Brard en rentrant chez lui après sa visite à l'agence transatlantique ; nous pourrions quitter Paris dans huit jours.

—Déjà ! fit la bonne femme, laissant échapper un soupir. Enfin, puisque notre départ est nécessaire pour assurer ton repos, je suis heureuse de pouvoir te faire ce sacrifice.

—Je suis vraiment navré de vous causer un si grand chagrin, reprit le jeune homme ; mais mettez-vous à ma place ; puis-je m'exposer à rencontrer cette demoiselle au bras d'un autre ? Non, n'est-ce pas. Alors, je n'ai qu'un moyen d'éviter cela, c'est de quitter Paris.

—Oui, oui, tu as raison ; ne fais pas attention à mes paroles ; lorsqu'on vieillit on commence à radoter. C'est fini, je ne parlerai plus de mes regrets, tout au contraire, tu vas voir comme je vais mettre de l'ardeur à faire nos préparatifs de départ.

—Bonne maman Brard, si je ne vous avais pas, je crois que je serais assez lâche pour désertir la vie.

—Veux-tu bien de terre, méchant enfant.

La brave dame fut interrompue par un coup de sonnette impérieux qui fit froncer les sourcils au jeune homme.

—Qu'est-ce que c'est que cela ? dit-il en se disposant à aller ouvrir.

—Ne te dérange pas, répliqua la vieille cousine, je vais recevoir le visiteur ; c'est sans doute le charbonnier. J'ai dit à la femme de ménage de me l'envoyer aujourd'hui pour régler mon compte avec lui.

Un second coup de sonnette, plus violent encore que le premier, fit monter le sang au visage du jeune homme.

—Voilà un Auvergnat d'une rare brutalité, murmura-t-il ; j'ai bien envie de lui donner une leçon de politesse.

Mais Michel s'arrêta tout-à-coup pour écouter ce qui se disait dans l'antichambre. Il entendit les pas de plusieurs hommes, et il distingua les paroles suivantes prononcées par une voix qui lui était inconnue.

—Nous savons que M. Michel Renaud est chez lui et nous désirons le voir.

—Mais, monsieur, bégaya Mme Brard évidemment intimidée.

Impatient de savoir de quoi il s'agissait, le jeune artiste ouvrit vivement la porte de l'atelier et se trouva en présence d'un monsieur à mine sévère, derrière lequel se tenaient trois hommes qui paraissaient être ses subordonnés.

—Vous êtes M. Michel Renaud, lui dit l'inconnu en s'avançant.

—Oui, monsieur ; puis-je savoir ?...

—Je suis commissaire aux délégations judiciaires, et je suis particulièrement chargé de l'enquête relative à la disparition du garçon de recettes Lebois.

En entendant ces mots, le jeune homme rougit, et il répondit avec un embarras qui n'échappa pas à l'attention du magistrat.

—Très bien, monsieur, mais je n'ai rien à vous apprendre à ce sujet, en dehors des renseignements que j'ai donnés le lendemain du jour où on a constaté l'absence de M. Lebois.

Mme Brard examina avec une vague inquiétude les trois hommes qui accompagnaient le commissaire, puis elle leur dit en avançant des sièges :

—Asseyez-vous, messieurs.

—C'est inutile, merci, répliqua Perregaud, l'inspecteur qui avait été chargé des premières recherches.

—Nous avons l'habitude de rester debout pendant le service, ajouta Follard en jetant un regard sournois sur la vieille cousine.

Le troisième agent se contenta de faire un signe de tête pour approuver ses camarades.

—Après avoir étudié l'affaire avec soin, reprit le commissaire en s'adressant à Michel, j'ai été frappé de votre profonde indifférence au sujet du résultat des recherches faites pour découvrir la vérité. Vous avez d'abord manifesté une ardeur extraordinaire et c'est vous qui avez mis la police sur les traces de Lebois ?

—C'est vrai, monsieur.

—On a le droit de s'étonner du changement subit qui s'est opéré dans votre esprit. Vous étiez pourtant l'ami du malheureux garçon de recettes ?

—Oh ! oui, monsieur, et pas une minute je n'ai cru à sa culpabilité.

—Vous devez avoir eu de bien puissants motifs pour vous éloigner tout à coup de la famille Lebois, avec laquelle vous entreteniez des relations intimes ?

—C'est vrai, répondit l'artiste en baissant les yeux.

—Je vous engage à me les faire connaître.

—Pardon, monsieur, dit le jeune homme dont les tempes se couvrirent de rougeur, ceci est tout à fait étranger à l'affaire au sujet de laquelle vous m'interrogez, et vous me permettrez de garder le silence à ce sujet.

—La justice a le droit de tout savoir quand il s'agit de rechercher les auteurs d'un crime, reprit sévèrement le magistrat ; je vous engage, dans votre intérêt, à répondre franchement à mes questions. Vous étiez le fiancé de Mlle Delphine Lebois ?

Michel fronça les sourcils et resta muet.

—C'est un fait de notoriété publique. Pourquoi, lorsque vous avez eu acquis la certitude que Lebois, son père, loin de s'être rendu coupable d'un vol, est tombé dans un guet-apens, n'avez-vous pas continué à voir Mme et Mlle Lebois.

—Je vous répète que je suis bien décidé à ne vous donner aucune explication à ce sujet, reprit le jeune homme avec plus de fermeté.

—Prenez garde, votre refus peut aggraver votre situation.

—Pardon, monsieur le commissaire ; je sais combien Michel souffre lorsqu'on lui parle de Mlle Lebois ; mais moi, qui ne songe qu'à assurer son repos, je vais tout vous apprendre, dit Mme Brard, s'avançant vers le magistrat.

—Je vous défends de parler ! s'écria l'artiste d'un ton si énergique que la vieille cousine intimidée se recula en balbutiant :

—Ah ! c'est différent ; je me tairai.

Cette manifestation produisit un déplorable effet sur le

commissaire, et il échangea un regard rapide avec Perregaud, tandis que Follard se penchait vers le troisième agent et lui disait à voix basse :

—Ça se corse. Vous voyez bien que j'avais raison.

IX

LA POLICE RÉCOLTE

—Maintenant, passons à un autre point, dit le magistrat, puisque vous refusez de me répondre sur celui sur lequel je viens de vous interroger. Vous vous disposez à quitter la France ?

—Monsieur...

—Oh ! ne niez pas ; vous avez réglé ce matin vos comptes avec la concierge de la maison, et, il y a deux heures à peine, vous êtes allé vous informer à l'agence maritime de la rue Taitbout de l'époque du prochain départ des paquebots à destination de New-York.

—Tout cela n'a rien de commun avec les renseignements que vous venez demander au sujet de la disparition ou du meurtre de M. Lebois, répondit le jeune homme avec hauteur en jetant un regard sur les trois agents.

—Pardon. Ce départ, auquel vous ne songiez pas il y a un mois, prouve que vous avez un puissant intérêt à vous éloigner de Paris.

—Eh bien ! est-ce qu'on n'est plus libre de voyager ? dit Mme Brard, le visage enflammé de colère, car elle souffrait cruellement de voir torturer Michel.

—Je vous engage à vous taire, répliqua le magistrat d'un ton qui fit baisser la tête à la bonne dame ; quand je vous interrogerai, vous répondrez.

Puis, se tournant vers l'artiste, il lui dit :

—Mon opinion personnelle est que vous vous disposiez à quitter précipitamment Paris pour vous soustraire à une instruction qui pourrait dénoncer votre complicité dans la disparition du garçon de recettes.

—Hein ! s'écria Michel Renaud d'un ton si naturel, si justement indigné que cela fit hocher la tête à l'inspecteur Perregaud. Vous me croyez assez infâme pour avoir pris part à l'assassinat de celui que je vénérerais comme un père ? Ah ! monsieur, devant une telle accusation, un honnête homme n'a qu'une seule chose à faire, c'est de mettre ceux qui ont l'audace de la formuler en demeure de la justifier immédiatement ! Voyons quel est le scélérat, auteur de cette monstrueuse calomnie ?

Le jeune artiste se croisa les bras et jeta un regard de défi sur le magistrat et sur les agents qui l'accompagnaient. Ecrasée par l'abominable accusation qu'elle venait d'entendre, la pauvre Mme Brard se laissa glisser sur le bord du divan et se mit à fondre en larmes. Tout à coup Follard s'avança en se passant élégamment la main dans les cheveux. L'agent auxiliaire se distinguait de ses camarades par un costume de coupe savante qui lui avait déjà fait bien des envieux.

—Le scélérat dont vous parlez, c'est moi, dit-il en s'inclinant ironiquement devant Michel, et je consens à subir les plus durs châtiments si je ne prouve pas, sans sortir d'ici, que vous avez assassiné, ou plutôt que vous avez fait assassiner le pauvre Célestin Lebois par un complice.

La foudre tombant aux pieds du jeune homme lui aurait assurément causé moins de stupéfaction que les paroles de Follard. Il demeura un instant comme pétrifié, les yeux écarquillés et la bouche entr'ouverte.

—Cette affirmation est si nette et si formelle, que vous ne trouvez aucune expression pour vous défendre, dit le magistrat. Allons, avouez que vous avez participé à ce crime, et la justice pourra vous tenir compte de votre franchise.

—Taisez-vous ! taisez-vous ! s'écria Michel hors de lui en menaçant du poing Follard, qui fit deux pas en arrière. C'est un épouvantable complot ! Non, non, mille fois non ! je ne suis pas coupable ! Ce que vous avancez est faux, archi-faux. Il faut véritablement être un monstre de perversité pour oser dire que j'ai fait tuer ce malheureux Lebois !

Quittant tout à coup son attitude d'humilité à la vue de la douleur de son jeune cousin, Mme Brard se leva et s'élança sur Follard.

—Canaille ! brigand ! s'écria-t-elle en cherchant à lui arracher les yeux, on me guillotinerait si l'on veut, mais il faut que je t'enlève la peau du visage pour punir ta scélératesse !

Saisie par le troisième agent, la pauvre femme, dont la fureur n'était guère dangereuse, fut rejetée sur le canapé.

—Ne bougeons plus, la vieille, lui dit le collègue de Perregaud, sans quoi je me verrai dans la nécessité de vous attaquer.

—Vous vous défendrez devant le magistrat chargé de l'instruction, dit le commissaire à Michel ; mais pour le moment, vos protestations ne font qu'aggraver votre situation.

—Si M. le commissaire voulait procéder à la perquisition, dit Follard d'un ton mielleux, je suis sûr qu'il ne tarderait pas à acquérir la preuve de la culpabilité de M. Renaud.

—C'est ce que j'allais faire, répliqua le magistrat avec raideur ; mais je n'ai nul besoin de vos conseils pour conduire mon enquête, et je vous engage à attendre que je vous interroge pour exprimer votre opinion.

—Je suis votre obéissant serviteur, monsieur le commissaire, murmura Follard en courbant humblement la tête.

—Maintenant je vous somme d'ouvrir les meubles que je vais vous désigner, dit le magistrat à Michel. si vous refusez voici Perregaud qui fera la besogne...

L'aspecteur de la sûreté inclina la tête en signe d'assentiment, et sortit de sa poche un trousseau de fausses clefs et une petite pince dite monseigneur.

—Je n'ai aucune raison pour repousser votre demande, répondit le jeune homme, qui s'efforçait de reconquérir son sang-froid.

—Alors, ouvrez ce secrétaire.

Michel obéit, et les agents se mirent à retourner tous les objets que le meuble contenait et à parcourir les papiers qui leur tombaient sous la main.

—Que signifie cette liste ? demanda le commissaire à l'artiste en lui présentant une bande de papier couverte de numéros.

—C'est la liste des actions et des obligations appartenant à ma cousine, et qui sont déposées dans les bureaux de M. Levindaur, agent de change.

—Il y a longtemps que ces titres sont entre les mains de M. Levindaur ?

—Quelques uns y sont depuis plus de quinze ans, les derniers ont été déposés il y a trois ans.

—Et ceci ? reprit le commissaire en exhibant un portefeuille contenant six mille francs en billets de banque et une sébile dans laquelle il y avait environ huit cents francs en or ; est-ce aussi la propriété de cette dame ?

—Non, monsieur, ce sont mes économies.

—Très bien. Nous allons vérifier.

Le commissaire de police examina les numéros des billets de banque et consulta ensuite une note particulière qu'il prit dans ses papiers. Au bout d'un instant, il secoua la tête et murmura :

—Rien. Follard se sera trompé.

La perquisition continua pendant une vingtaine de minutes sans donner de résultats. Le commissaire mit alors la main sur le bahut et dit à Michel d'un ton moins acerbe :

—Voulez-vous ouvrir ce meuble ?

En ce moment les yeux de Follard brillèrent comme ceux d'un chat sauvage qui s'élance sur un oiseau, et loin de s'avancer il affecta d'explorer les tiroirs d'un petit meuble dans lequel Mme Brard mettait ses crochets à broder et ses ciseaux. Perregaud et le troisième agent retournèrent tous les objets renfermés dans le bahut et découvrirent la cassette.

—Il n'y a là que des papiers de famille dont la plupart sont jaunés par le temps, dit Perregaud en déposant les dossiers sur une chaise, puis tout à coup il se redressa.

—Qu'avez-vous découvert ? lui demanda le magistrat.

—Un paquet de billets de banque, répondit-il en tendant la liasse à son chef.

—C'est impossible, dit vivement le jeune artiste ; on n'a jamais mis d'argent ou de valeurs dans cette cassette.

—Pourtant ceci est bien du papier de la Banque de France, et ce n'est pas moi qui l'ai placé en ce lieu, répliqua le magistrat.

Michel Renaud eut alors le soupçon que ces billets appartenaient à Mme Brard.

—Voilà qui est bien extraordinaire, dit-il à cette dernière. Pouvez-vous dire à ces messieurs pourquoi ces valeurs se trouvent dans cette cassette ?

—Des valeurs dans cette cassette ? répliqua la vieille cousine ébahie. J'ignorais absolument cela. On doit se tromper, il n'y a là-dedans que des papiers de famille.

—Ah bah ! s'écria le commissaire en faisant un soubresaut. Ces dix billets de banque sont ceux qui ont été touchés par Lebois chez MM. Hébrard et Compagnie, quelques heures avant sa disparition. Les numéros concordent parfaitement avec ma note.

Les trois agents s'assemblèrent autour du magistrat, tandis que Michel et Mme Brard échangeaient des regards désespérés. Rendus muets par la terrible révélation du commissaire, ils eurent tous deux le même soupçon. Mais leur loyauté native dissipa promptement ces mauvaises pensées et ils se tendirent la main en même temps.

—Maintenant que je viens d'acquérir la preuve matérielle de votre participation au meurtre de Lebois, j'aime à croire que vous cesserez de nier votre culpabilité, dit le commissaire au jeune homme. J'avais déjà des indices suffisants pour vous arrêter, ainsi je savais qu'on vous avait vu, pendant la semaine qui a précédé le jour du crime, en compagnie d'un homme dont le signalement répond absolument à celui de l'individu qui a conduit le garçon de recettes rue de la Pérouse.

—Laissez-moi, je deviens fou, murmura Michel en se pressant la tête à deux mains.

—Non, vous ne devenez pas fou. Tout au contraire, votre esprit est extrêmement lucide, vous l'avez bien prouvé en organisant avec un art merveilleux le complot dans lequel le malheureux Lebois a péri. Ah ! je le reconnais, vous aviez habilement dressé vos batteries pour égarer la justice. D'une part, vous mettez les agents sur les traces de la victime, et de l'autre, vous écrivez une lettre de nature à l'incriminer. Vous avez voulu faire croire que Lebois avait dressé ce plan machiavélique pour assurer sa fuite. Cette lettre est votre œuvre, il serait inutile d'essayer de le nier ; les experts calligraphes ne tarderont pas, du reste, à vous confondre.

Le commissaire parlait avec l'autorité d'un homme investi de hautes fonctions qui vient de trouver l'occasion de rendre de grands services à la société. Pour lui, Michel Renaud était un de ces criminels de forte envergure, dont l'arrestation suffit pour illustrer la carrière d'un magistrat. Ne comprenant rien à ce qui se passait autour de lui, le malheureux jeune homme se martelait le front et poussait de sourds rugissements de fureur. Il se sentait perdu et n'entrevoit aucun moyen de se défendre. Broyée par ce nouveau coup, la pauvre vieille dame Brard, toute tremblante et le visage baigné de larmes, n'osait plus dire un mot.

—Continuez la perquisition, dit le magistrat aux agents en examinant pour la seconde fois les billets de banque qu'il venait de saisir.

Les inspecteurs de la sûreté défirent les lits, tâchèrent les matelas, enlevèrent les taies d'oreiller, descendirent les tableaux afin de s'assurer qu'on n'avait rien caché derrière les cadres, et s'occupèrent ensuite d'examiner les sièges. Follard prenait peu de part à cette besogne, il jetait de temps en temps des regards furtifs sur la table de travail de Michel, afin d'attirer l'attention de ses camarades de ce côté. Enfin, à bout de patience, il dit à Perregaud :

—Avez-vous fouillé là-dedans ?

—Non, répondit ce dernier, mais c'est facile.

Il ouvrit le tiroir, ramassa les objets qu'il contenait, puis s'empara du paquet de cartes de visite et le jeta sur la table en disant :

—Voilà tout ce qu'il y a d'intéressant dans ce tiroir.

—En êtes-vous bien sûr ? demanda Follard d'un ton qui blessa Perregaud :

—Comment ! si j'en suis sûr. Il me semble que j'ai assez d'expérience dans le métier pour ne pas avoir besoin de vos leçons.

—Vous vous lâchez, monsieur Perregaud, vous avez tort, reprit Follard en fermant à demi les yeux ; personne n'est infaillible, non, personne, et la preuve, c'est que voici un objet qui a échappé à vos recherches.

Il montra en même temps le couteau qu'il avait placé la veille au fond du tiroir.

—En quoi ce couteau est-il utile à notre enquête ? demanda l'inspecteur de la sûreté.

Un sourire de commisération erra sur les lèvres du mari de Mme Pranzin.

—Regardez-le bien, mon cher camarade, dit-il, et vous comprendrez alors son importance.

Perregaud examina l'objet pendant une minute et répliqua ensuite :

—Je vois les lettres C. L. gravés sur le manche ? qu'est-ce que cela signifie ?

—Comment ! vous ne comprenez pas ?

—Je l'avoue.

—C'est le couteau de Célestin Lebois, et ces lettres sont les initiales de son nom.

En entendant ces mots, le commissaire, qui prenait des notes pour son procès-verbal, se rapprocha des agents.

—Vous prétendez avoir découvert un couteau appartenant à Lebois ? dit-il à Follard.

—Le voici, monsieur le commissaire. Les initiales de son nom sont gravés sur le manche.

—En effet.

—Et ce couteau a été signalé au premier magistrat qui s'est occupé de cette affaire par Mme Lebois. Son mari l'avait constamment dans sa poche.

—Je vous félicite de votre zèle et de votre perspicacité, dit le commissaire à Follard, et je demanderai à vos chefs de l'avancement pour vous.

Puis s'adressant à Michel Renaud, le magistrat lui dit d'un ton rude :

—Devant cette preuve irréfutable de votre participation à l'assassinat du malheureux garçon de recettes, aurez-vous encore le cynisme de nier votre culpabilité ?

—Quelle preuve ? demanda le jeune homme paraissant s'éveiller d'un lourd sommeil.

—Reconnaissez-vous ce couteau ?

—Je ne sais. Il me semble.

—Voyez ces lettres.

—Ah ! j'y suis ! s'écria le jeune artiste en regardant l'instrument avec une profonde surprise ; ce couteau appartient à M. Lebois.

—Vous en convenez donc ?

—Pourquoi le nierais-je ?

—Alors, comment expliquerez-vous la présence de cet objet au fond du tiroir de votre table de travail ?

—Comment ! on a trouvé ce couteau chez moi ? demanda Michel en se comprimant le front avec les mains comme s'il avait craint que son crâne n'éclatât.

—Feignez-l'étonnement ; je commence à croire que vous êtes un bien habile comédien.

—Monsieur, oh ! monsieur, que vous êtes cruel ! murmura le jeune homme, écrasé par l'évidence des faits.

—Vous allez sans doute dire que Lebois vous a donné cet objet ; mais nous établirons, par les déclarations de Mme Lebois, que son malheureux mari l'a emporté avec lui le jour de sa disparition. Vous vous souvenez de cela, n'est-ce pas, Follard ?

—Parfaitement, monsieur le commissaire.

L'homme frappé à la tête par la foudre tombe sans avoir la conscience de l'événement dont il est victime. Michel Renaud était à peu près dans la même situation. Les coups s'abattaient sur lui sans qu'il pût soupçonner d'où ils venaient. A quoi bon essayer de résister à une force toute puissante ? Se sentant pris dans un enchevêtrement infernal, et ne voyant aucun moyen de se soustraire à ses ennemis inconnus il baissa la tête et refusa de répondre aux questions qui lui furent ensuite adressées.

Espérant obtenir plus de succès avec Mme Brard, le magistrat la prit à part et l'interrogea avec beaucoup de ménagements, en lui laissant entrevoir que sa franchise contribuerait à améliorer la situation du jeune artiste. La bonne femme protesta énergiquement et avec une indignation qui attira particulièrement l'attention de l'inspecteur Perregaud contre l'accusation qu'on faisait peser sur Michel, et dans sa douleur, elle finit par s'exprimer en termes si peu respectueux pour la police que le magistrat lui imposa silence. Il se tourna ensuite vers le jeune artiste et lui dit d'un ton grave :

—En vertu d'un mandat d'amener délivré contre vous Michel Renaud, au nom de la loi, je vous arrête.

—C'est une infamie ! s'écria Mme Brard, rendue presque folle par ces paroles, et vous me passerez sur le corps avant d'emmener mon pauvre enfant !

Mais le troisième agent, qui la surveillait, lui saisit les mains et la fit retomber sur le canapé.

—Ne recommencez pas vos violences, reprit sévèrement le commissaire, où je me verrai dans la nécessité de vous mettre aussi en état d'arrestation. Du reste, je vous ferai surveiller.

—Si vous emmenez Michel, je veux aller en prison avec lui, s'écria la pauvre femme en se tordant les bras de désespoir ; je suis aussi coupable que lui, et je mérite un châtement égal au sien.

En ce moment, Perregaud, qui s'était rapproché du canapé sur lequel Mme Brard se roulait, se pencha vers la vieille cousine et lui dit rapidement à voix basse :

—Calmez-vous, M. Michel n'est pas encore condamné.

—Que dites-vous ? s'écria la bonne femme en se redressant comme si elle avait été muet par un ressort.

L'inspecteur porta rapidement un doigt sur la bouche pour l'inviter à se taire, puis il rejoignit le commissaire, occupé à écrire sur le coin de la table de travail de l'artiste.

—Maintenant, descendez, dit le magistrat au troisième agent, et faites avancer jusqu'à la porte la voiture qui stationne au milieu de la rue, afin de ne pas attirer l'attention du public. Dans cinq minutes, nous allons partir.

—Faut-il mettre les poucettes à l'inculpé ? demanda obséquieusement Follard au magistrat.

—Je crois que c'est inutile. Vous monterez avec lui dans le fiacre, ainsi que Perregaud.

—Oui, monsieur le commissaire, répondit ce dernier.

—Allons, Michel Renaud, disposez-vous à nous suivre. Malgré les charges accablantes qui pèsent sur vous, j'espère encore que vous parviendrez à vous justifier.

Cette dernière phrase, véritable eau bénite de police, fit sourire Follard, qui murmura entre ses dents :

—Et moi, je suis sûr qu'il avalera le bouillon.

En voyant emmener Michel, la pauvre Mme Brard s'élança dans ses bras, et les agents eurent beaucoup de peine à les séparer. Le jeune artiste avait rappelé à lui une partie de son courage, et il dit à sa cousine avant de franchir le seuil de la porte :

—Ne vous désespérez pas, maman Brard, j'ai assez bonne opinion de la justice de mon pays pour croire qu'elle saura enfin découvrir la vérité. Adieu, ou plutôt au revoir.

Avant de quitter l'appartement, l'agent Perregaud trouva encore le moyen de glisser tout bas deux mots à l'oreille de la pauvre femme.

—Il reviendra, dit-il.

Une heure après, Michel Renaud était écorché au Dépôt de la préfecture de police.

Perregaud et Follard sortirent ensemble du Palais de Justice et ils allèrent se séparer, lorsque le premier frappa un petit coup sur l'épaule de l'agent auxiliaire.

—Vous êtes rudement malin, camarade, dit-il.

—Pourquoi cela ?

—Hum ! c'est l'incident du couteau qui a été bien amené, hein ? On peut dire que c'est le clou de l'affaire.

—J'ai eu du nez, voilà tout, répliqua modestement le mari de Mme Pranzin.

—Mieux que cela. Ma parole d'honneur, il y a un instant où j'ai cru que vous aviez mis vous-même le couteau au fond du tiroir.

Malgré son cynisme, Follard rougit jusqu'aux tempes.

—En voilà, une idée, balbutia-t-il.

—Oh ! je plaisante, ce n'est pas un homme de votre caractère, le mari d'une femme charmante, amie de vieux banquiers riches comme des marchands de pétrole américains, qui voudrait commettre une canaillerie pareille. Ah ! fi ! c'est bon pour des surnuméraires de troisième ordre.

—Dites donc, Perregaud, on dirait que vous avez pris à tâche de me mécaniser, répartit Follard avec embarras.

—Moi, grand Dieu ! mais je vous admire, mon cher ; bien mieux, je vous envie. Quoique simple indicateur, vous êtes le coq de la police de sûreté. Toujours mis comme un prince, la bourse bien garnie, et mari d'une jolie femme qui a des toilettes de nature à faire crever de jalousie les duchesses, il n'y a pas d'homme aussi veinard que vous.

—Je n'ai, en effet, pas trop à me plaindre, répliqua Follard, buvant en quelque sorte du lait malgré lui.

—L'affaire du couteau va achever de vous mettre au mieux avec le chef de la sûreté, et on ne sait pas jusqu'où vous pourrez aller. On a vu des préfets partir de plus bas.

—Décidément, monsieur Perregaud, vous vous moquez de moi, dit l'agent auxiliaire avec humeur, et cela me contrarie d'autant plus que je me sens attiré vers vous par une vive sympathie.

—Tiens, tiens, comme cela se trouve, et moi aussi.

—Vous ne plaisantez pas ?

—Allons donc, j'ai parfois le petit mot pour rire, mais au fond, je sais apprécier le vrai mérite...

—S'il en est ainsi, vous accepterez bien le petit balthazar que je me propose d'offrir ce soir à mes amis chez Wopoler pour célébrer l'anniversaire de mon mariage.

—Alors, Mme Pranzin, ou plutôt Mme Follard, y sera ?

—Naturellement, puisque c'est en son honneur que nous festoyons...

—Alors, c'est entendu, j'accepte.

—On se mettra à table à sept heures et demie précises, ne l'oubliez pas.

—Je m'en garderai bien.

Les deux hommes se séparèrent après avoir échangé une chaleureuse poignée de main.

—Voilà un ours mal léché qu'il faut brider avec des truffes, se dit Follard en s'éloignant ; la prudence est la mère de ceux qui pêchent en eau trouble.

—Ce joli monsieur, qui s'enorgueillit de sa coiffure à plusieurs ponts, ne m'inspire pas pour cinq centimes de confiance, murmura de son côté Perregaud. L'affaire du couteau m'a fait ouvrir un œil... peut-être bien que... On ne sait jamais le fond des choses, cependant, je pensais... Enfin je surveillerai avec une sollicitude toute spéciale les actes et les démarches de mon nouvel ami.

FIN.

La seconde partie a pour titre : **DISPARU.**

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

3e porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

ETRENNES !

Calendriers à Effeuille "Ephémérides" POUR 1888

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés et représentation de personnages comme ci-dessous :

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORREADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " " plus petit		40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Aussi—Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888 illustré d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un grand nombre d'illustrations. Prix 15 cts.

GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 16 MAI 1888

3248 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET :

Première Série, \$1.00. — Deuxième Série, 25 cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, . . . 19, rue St-Jacques, Montréal

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

798, RUE STE-CATHERINE